

le persil

Journal inédit, *Le Persil* est à la fois parole et silence. Ce numéro triple célèbre les 30 ans des Editions Empreintes. Il a été réalisé par Louis-Philippe Ruffy et coûte:

15 CHF ou 12 Euros



*Empreintes
fête ses
trente
ans!*

1984-2014

Trente ans déjà!

Les Editions Empreintes sont nées en janvier 1984 dans une cave de la rue du Tunnel à Lausanne. Artisans de ce lancement en sous-sol, François Rossel et Alain Rochat avaient alors la conviction que la profonde imprégnation de la poésie en eux, cette lente impression des lectures adolescentes, méritait d'être prolongée sur le papier. L'intuition restait éminemment altruiste: il s'agissait d'abord de fixer la parole d'autrui, pas la sienne exclusivement. Par un heureux concours de circonstances, une presse mécanique de 800 kilos, promise à la ferraille, leur a été confiée et leur a permis de concrétiser cette vocation de passeurs. Trente ans après, l'implication d'Empreintes dans le champ poétique, romand et francophone, n'a pas faibli, bien au contraire.

Lancement empreint d'*élan* désintéressé, les débuts d'Empreintes avaient aussi valeur d'*élan*: la poésie n'est-elle pas cette parole qui se dresse sur la page? N'a-t-elle pas surgi ici des profondeurs souterraines du Tunnel? La réponse fait d'autant moins de doute que ce mouvement de la parole au-delà de la surface se ressent fortement dans la typographie des textes: les poèmes respirent, tout le long de leur bordure, en porosité avec l'espace blanc de la page. Trente ans après, l'application d'Empreintes dans le champ typographique n'a pas faibli, bien au contraire.

C'est pour célébrer cette œuvre vive que *Le Persil* a souhaité marquer le coup. Parole a été donnée ici aux membres du comité d'Empreintes – François Rossel, Alain Rochat et Olivier Beetschen – qui ont bien voulu retracer l'aventure, toujours en cours, des éditions. Parole a été également donnée aux auteurs d'Empreintes qui, de Philippe Jaccottet à Claudine Gaetzi, lauréate du Prix de poésie C. F. Ramuz 2013, leur offrent dans ce numéro plus de vingt-cinq textes inédits en guise de reconnaissance pour le travail effectué. Cette gratitude est aussi à découvrir dans les témoignages de Maurice Rebetz et de Philippe Morand, deux souscripteurs d'Empreintes de la première heure. Enfin cet anniversaire ne pouvait pas se faire sans un hommage aux figures tutélaires: hommages en photo et en poème à cinq grands poètes d'Empreintes qui ont laissé de profondes traces autour d'eux. J'ai nommé: Jean-Georges Lossier, Henri Gaberel, Maurice Chappaz, Jacques Givet, et Jean Pache.

Que la fête soit belle!

Louis-Philippe Ruffy, mars 2014



Olivier Beetschen, Alain Rochat et François Rossel

© Pierre-Antoine Grisoni

Sommaire

- Pages 4-8** – Alain Rochat et François Rossel dans le rétro : hier et aujourd’hui.
Pages 9-10 – Olivier Beetschen, de *La Revue de Belles-Lettres* aux Editions Empreintes.
Pages 11-15 – Pages d’un album souvenir : sept inédits autour d’Empreintes.
Pages 16-17 – Alexandre Voisard, *D’Essaims matinaux*.
Pages 18-19 – Empreintes dans ma bibliothèque : Maurice Rebetez, souscripteur.
Pages 20-33 – Dix-neuf inédits pour Empreintes.
Pages 34-35 – Empreintes dans ma bibliothèque : Philippe Morand, souscripteur.
Pages 36-41 – L’empreinte des poètes : hommages à Lossier, Gaberel, Chappaz, Givet et Pache.
Pages 42-43 – *Rien qui se dise* : Claudine Gaetzi (Prix de poésie C. F. Ramuz 2013).



François Rossel et Alain Rochat dans le rétro

*Propos recueillis par Louis-Philippe Ruffy
Photos de Pierre-Antoine Grisoni*

Les débuts d'Empreintes

Alain Rochat : Mon amour des livres remonte à l'enfance où a surgi également ma passion pour la poésie. J'en écrivais, alors, sans jamais montrer mes textes à personne. A 23 ans, en marge d'une représentation théâtrale donnée par la troupe que je fréquentais, j'ai fait la connaissance de François Rossel dans les coulisses du collège de Cheseaux où ce dernier enseignait. Au cours de notre conversation impromptue, j'ai goûté à l'immense joie de pouvoir enfin m'entretenir avec quelqu'un qui écrivait aussi de la poésie ! Cela dit, nous n'avons jamais parlé, à ce moment-là, du projet de fonder des éditions. Empreintes sera plutôt le fruit des circonstances.

Mon premier recueil, *Mon visage nébuleuse*, je l'ai confié à François en 1984. Il avait alors un atelier à la rue du Tunnel dans lequel il fabriquait lui-même des livres. L'impression de cet opus, le deuxième du catalogue Empreintes, m'a donné un aperçu très empirique des arcanes de l'édition puisque j'étais présent sur place. Et cette initiation s'est vérifiée par la suite : en fabriquant le livre, en humant la matière de l'atelier, on apprend à composer des épreuves, à élaborer des feuillets. Quelle révélation que la typographie ! De toute évidence, l'esprit d'enfance préside à la magie du procédé : une page blanche – abracadabra ! – et voilà que l'écrit surgit. Par simple pliage le livre naît !

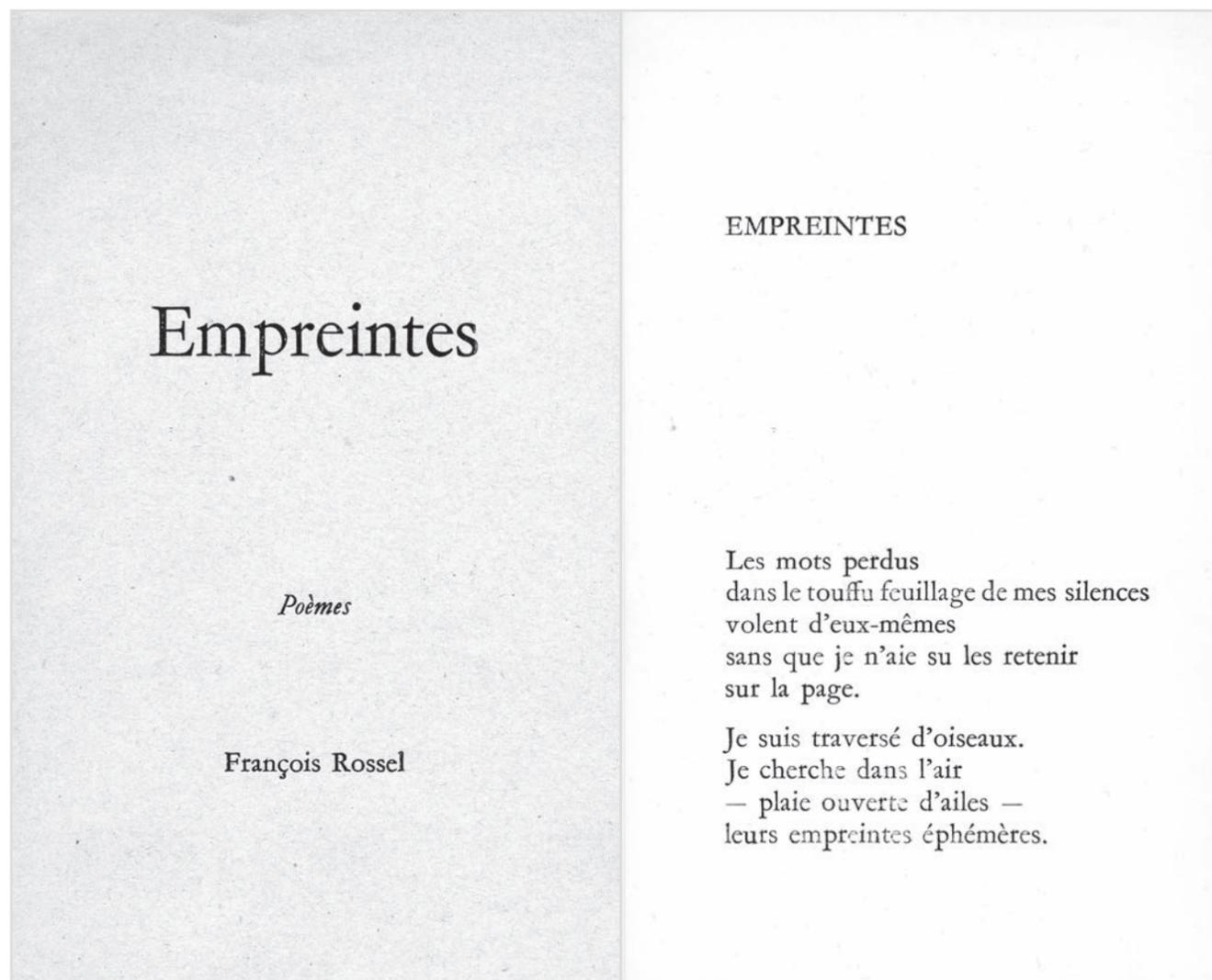
le persil journal le persil

François Rossel : Le livre en soi m'a toujours fasciné, autant l'objet en lui-même mais aussi par ce qu'il peut faire partager et transmettre. Je me souviens de mon père, lisant, (j'avais environ 5 ans) et de sa bibliothèque qui me paraissait démesurée. Je présentais déjà qu'elle contenait des trésors. N'y ayant pas encore un accès d'adulte, je soupesais le poids des livres, je humais leur parfum, j'observais leurs différences. C'était une approche très physique et sensuelle. Un peu plus tard, j'ai eu l'intense conviction que tout ce qui était imprimé ne peut qu'être vrai. Mon livre de chevet était le dictionnaire illustré. Quant à mon goût pour la poésie, il s'est précisé au cours de mon adolescence. Je lisais, entre autres poètes : Rimbaud, Eluard, Guillevic. Très vite, j'ai trouvé dans leurs œuvres des liens avec ma propre vie, avec mes préoccupations, avec mes utopies, mes élans, mes vertiges. Une rencontre fut décisive : mon professeur de français au gymnase, Jeanlouis Cornuz, nous lut *Chants d'en bas* de Philippe Jaccottet. Je fus saisi par la beauté et le propos de ce poème. Cette découverte m'a touché. Elle m'a ouvert quelques horizons nouveaux : qu'est-ce que l'acte d'écrire ? Qu'est-ce que « parler » veut dire ? Je mesurais aussi l'écho que faisait en moi un poème lu à haute voix. A cette époque, je commençais à écrire.

M'étant dirigé vers l'enseignement, j'ai remplacé, pendant deux ans, à Cheseaux, près de Lausanne, un maître de classe qui pratiquait la pédagogie Freinet, plus orientée vers les activités créatrices en classe. Les adolescents dont je m'occupais étaient notamment invités à imprimer eux-mêmes leurs textes, poèmes, rédactions diverses. Ils m'apprirent les rudiments de la composition typographique et de l'impression avec des caractères en plomb et une presse à

épreuves. Encore une découverte, qui me permettait cette fois de façonner de mes propres mains des livres. Un imprimeur me céda une presse, promise à la casse, et plusieurs rangs de caractères. Ce matériel trouva refuge dans ma cave de la rue du Tunnel 12, à Lausanne, au prix d'un déménagement épique. Près d'une tonne d'acier et de plomb à faire descendre par des escaliers et de minces couloirs ! Ma cave devint mon atelier, j'avais désormais les outils de base pour éditer des recueils de poèmes. Empreintes vit le jour au début de l'année 1984. J'ai repris le mot « empreintes » du titre d'un recueil que j'avais écrit et imprimé confidentiellement. J'aime les traces, les fossiles, les croquis ; ce qu'ils révèlent, ce qu'ils suggèrent. « Pattes d'oiseaux sur un névé où il y a eu un envol » a écrit Maurice Chappaz ; l'empreinte des pattes comme des caractères sur un papier blanc, un poème comme ce qu'il reste d'une pensée, d'une émotion. Et dans « empreintes », il y a le verbe « imprimer » ! Le recueil *Sanguine*, de France-Line Bourquin, a ouvert la danse. Nous avons utilisé notre presse jusqu'au début des années 90, permettant l'impression de nombreux titres du catalogue.

>>>>



Plaquette de 24 pages, sous couverture, non cousue, 13x21 cm, achevée d'imprimer le 22 juillet 1981 au Mont-sur-Lausanne, par François Rossel, à 35 exemplaires, numérotés de 1 à 35.

La poésie au fil du temps



Alain Rochat: « Le siège des éditions était à l'atelier de la rue du Tunnel 12, à Lausanne, de 1984 à 1994, c'est-à-dire chez François Rossel. Sur cette photo, François est avec Bruno Ackermann à la presse à épreuve. L'objet en haut à droite est un radiateur électrique, que nous devions mettre sur les rouleaux, pour que l'encre soit à bonne température... Nous sommes en hiver 1985. Nous imprimions *La Demeure des Heures de Peine*, de Bruno, troisième livre d'Empreintes. »

Photo d'Anne-Hélène Darbellay

l'avalanche du réel, de le maîtriser en lui donnant une forme. Parce que le monde nous touche, parce que les êtres nous sollicitent, il s'agit de répondre à la submersion qui guette en réinvestissant la réalité dans la parole. Aussi n'y a-t-il pas, selon moi, plus engagé dans le monde que le poète. Bien évidemment, celui-ci doit forger une langue dans la langue, il se doit de parler singulièrement. Mais cet aspect intervient dans un second temps.

Ma détermination poétique s'est également nourrie de nombreuses lectures, faites au gymnase : Rimbaud, Baudelaire et la philosophie, étudiée en première branche à l'université, avec le français et l'histoire de l'art. Au cours de ma formation au sein de l'Alma Mater, j'ai fait la connaissance de Doris Jakubec, dont la passion pour les lettres romandes m'a introduit dans les œuvres d'Anne Perrier et d'Edmond-Henri Crisinel, pour ne citer que ces deux auteurs.

Alain Rochat: Ma découverte de la poésie s'est produite devant une armoire vitrée dans le galetas du logement familial. C'était là que mon père rangeait toutes les publications d'intérêt secondaire, sans rapport direct avec la politique qui, elle seule, retenait son attention. Parmi les volumes relégués dans les combles, les Cahiers de la Renaissance vaudoise tenaient une place importante.

Alors que je musardais, je suis tombé sur des textes présentés par Bertil Galland, alors actif aux Cahiers. J'ai lu *Liberté à l'aube* et *La Claire voyante*, d'Alexandre Voisard, la poésie de Chappaz, puis les poèmes de Cuttat et de Gaberel. Le désir pour la poésie s'est fatalement imposé à moi. *Je voulais écrire quelque chose qui parle comme ça*. La promesse, scellée dans des termes si directs, s'enrichira plus tard d'une conviction analogue, trouvée chez Cendrars : « Je ne trempe pas ma plume dans l'encre, mais dans la vie. » Pour moi la poésie est une manière de tenir devant

François Rossel: Au fil du temps, nous nous sommes aperçus, Alain et moi, que nous partagions certains goûts en matière éditoriale. Je pense, par exemple, à la « Collection grise » de Bertil Galland, à la « Petite collection poétique d'écrivains romands » de Jean Hutter, chez Payot, ou aux Editions Fata Morgana. Nous aimions également les œuvres de beaucoup d'auteurs figurant à leurs catalogues : Alexandre Voisard, Anne Perrier, Pierre-Alain Tâche, François Debluë ou Jean Pache, pour ne citer qu'eux. Alors, quand certains d'entre eux ont approché Empreintes en vue d'une publication, ce fut la concrétisation d'un vieux rêve, une gerbe se liait. Concevoir un recueil de poèmes avec son auteur représente une aventure humaine nouvelle et unique à chaque fois. Donner forme à son livre nous conduit nécessairement à une proximité.

Images fortes

Alain Rochat: Parmi les souvenirs marquants de mon activité d'éditeur, la publication du texte de la Fête des Vignerons de 1999 demeure un moment fort, un moment phare que je n'oublierai jamais. Cette sollicitation de la part de François Debluë, avec lequel nous avons tissé des liens très solides, a fait vibrer une corde sensible dans ma famille puisque ma grand-mère Martin a des origines vigneronnes. Cette même Fête des Vignerons nous a également initiés aux enjeux, jusqu'alors flous, de ce qu'on peut appeler l'édition commerciale puisqu'il s'est agi d'assurer et de négocier la diffusion, aussi large que possible, d'un texte lui-même soumis à un arsenal de lois liés à sa représentation sur place, à Vevey. Chant au parfum ancestral, livret soumis à un cadre juridique touffu, le texte de la Fête avait ainsi cette double épaisseur d'une confirmation et d'une initiation.

Autres images qui me restent, c'est la série de petites catastrophes survenues dans l'antre de la cave du Tunnel 12, où nous passions la moitié de notre existence : ces grosses bulles grasses refoulant dans l'évier de la cave, telles des créatures monstrueuses, suite à la rupture d'une conduite de l'immeuble et menaçant de tout inonder (papier, machine et textes!), ou cet énorme rat se promenant en haut sur la tuyauterie, que je tentais d'abattre à l'aide de caractères d'imprimerie tout neufs, jetés nerveusement, moi vêtu de mon bleu de travail, ou encore cette suie qui s'est propagée depuis un local voisin en feu et qui a recouvert les livres entreposés là, *Le Livre de C* (Maurice Chappaz) et tout ce stock qu'il a fallu nettoyer, paquet après paquet...

Je tiens enfin à signaler, au chapitre des moments décisifs, la rencontre avec Jacques Givet, homme généreux, érudit et curieux qui connaissait personnellement René Char ainsi que les grandes figures de l'édition française. Il a tout de suite accepté que nous rééditions sous un seul titre trois recueils de poèmes distincts : *La liberté n'est à personne*, titre puissant qui est devenu une maxime de vie.

François Rossel: J'ai en mémoire beaucoup d'images fortes. Celle qui me vient est cette première rencontre avec Maurice Chappaz, à Yverdon-les-Bains en 1986, à l'occasion de rencontres internationales, où nous avons reçu chacun un prix : Chappaz

pour l'ensemble de son œuvre et moi, le Prix Pierre Boulanger pour mon recueil *Graines*. Je vis de loin le poète que j'admirais et dont j'avais lu la plupart des livres. Quelque peu gêné et, ne sachant que lui dire, je lui ai lancé : « Bonjour, Monsieur Chappaz, je me présente François Rossel. Vous avez une jolie casquette ! » Après la surprise causée par cette curieuse entrée en matière, nous avons discuté longuement de nous et de nos projets respectifs. A ma grande surprise, dans la semaine qui a suivi, il nous a envoyé deux manuscrits : *Le Livre de C* et *Octobre 79*, deux très beaux textes portant sur la mort de Corinna Bille, son épouse, et sur le deuil. Que le nom de Maurice Chappaz figure à notre catalogue a beaucoup aidé Empreintes, ne serait-ce que par sa notoriété d'écrivain. Ayant débuté cette aventure avec les moyens du bord et une certaine naïveté, Alain Rochat et moi étions confrontés dès lors aux réalités du monde de l'édition : contacts avec les libraires, avec la presse, diffusion, distribution, etc.

>>>>



Alain Rochat: « J'avais imprimé, et mis au mur, en lettres en bois un vers de Guy Lévis Mano, "Visages visages plus miraculeux que terre fertile" (*Captif de ton jour et captif de ta nuit*, 1945), dont on voit les deux derniers mots. »

Photo d'Anne-Hélène Darbellay

La patte d'Empreintes

Alain Rochat: Chez Empreintes nous ne publions pas des auteurs, mais des textes. Aussi faisons-nous des choix suivant notre goût personnel *pour le texte*. Il s'agit en fait d'adopter la forme éditoriale qui convient le mieux à la forme des poèmes (opter pour un grand format, par exemple, si les vers sont longs).

Par ailleurs nous avons souhaité développer un dialogue entre peinture et poésie en lançant en 2006 la collection «Couvertures peintes»: un peintre lit d'abord le recueil du poète puis exécute la couverture en s'inspirant des textes.

François Rossel: Il m'est difficile de décrire une ligne de nos éditions. Je rejoins à ce sujet l'avis d'Alain. Pour le choix des

publications, nous nous sommes laissé guider par nos goûts personnels. La diversité de nos formations et de nos caractères est enrichissante. Empreintes a beau être «bicéphale», comme on nous l'a parfois signifié, nous nous sommes beaucoup appris. Cette réalité s'est encore accentuée avec l'arrivée, il y a dix ans, d'Olivier Beetschen dans notre comité. Il est rare que nos avis sur tel ou tel manuscrit divergent. Nous acceptons des manuscrits de tendances diverses. Il me semble que nous n'appartenons à aucune chapelle, à aucun courant poétique. A trois, notre spectre est large !

Propos recueillis par Louis-Philippe Ruffy



Olivier Beetschen, de La Revue de Belles-Lettres aux Editions Empreintes

1984. En ce temps-là j'étais à mille lieues de me douter qu'un jour, je participerai à l'aventure des Editions Empreintes. Et pourtant, nos préoccupations devaient être assez semblables. Fraîchement embarqué dans le comité de *La Revue de Belles-Lettres*, je découvrais les coulisses de la poésie contemporaine. Les discussions entre les rédacteurs de *La Revue de Belles-Lettres* étaient toujours de haut vol, souvent animées, parfois tranchantes. Les rencontres faites au hasard des manifestations littéraires me faisaient grande impression.

J'ai encore dans l'oreille la tonalité homérique d'une soirée passée dans l'arrière-salle d'un café, à Paris, en compagnie de quelques poètes de *La Nouvelle Revue française*. Au dessert, Pierre Oster Soussouev se leva et, d'humeur enjouée, nous adressa des paroles de bienvenue en russe, langue qu'il maniait admirablement. Ses périodes avaient l'ampleur des apostrophes que se lancent les personnages de Dostoïevski. Jacques Réda se leva à son tour, et joignit à ces protestations d'amitié les siennes propres, formulées, à notre stupéfaction, dans une langue russe de la même tenue. L'un voulant sans doute renchérir sur l'autre, ils commencèrent à rivaliser d'éloquence, échangeant bientôt de véhémentes tirades, chacun retournant la déclamation de son adversaire avec la poigne d'un tennisman décidé à l'emporter. Et tout cela dans une langue chatoyante, à la métrique parfaite, aux iambes élégants, langue étincelante et, pour Jacques Réda, entièrement inventée. Chaque syllabe de ses envolées était tirée de son imagination.

Ce soir-là, j'eus le privilège de voir se déployer un véritable arc électrique engendré par la présence de ces deux pôles de la poésie contemporaine. Ici l'ode à la création, le souffle de l'épopée, une célébration du cosmos liée à la quête de la transcendance; là l'improvisation digne du meilleur jazzman, la jouerie, les heureuses conflagrations du langage. Episode mémorable, parmi une pléthore. Les années vécues dans la compagnie de *La Revue de Belles-Lettres* m'ont permis de parcourir à toute vitesse de grands pans de la production littéraire. Secoué, épisodiquement, par quelques cahots rédactionnels, ce qui n'a pas été le moins profitable.

Mais ce qui m'a le plus emballé dans ce voyage, au point de m'inoculer la passion qui allait m'habiter pendant vingt ans, ce sont les séances du comité au cours desquelles étaient choisis les textes destinés à la publication. Lors d'une réunion, c'était en 1984, exactement, dans un café genevois tapissé de photos d'acteurs, vint sur la table le texte d'un jeune poète. *Le phare, ici* commençait par ces vers (*RBL 2*, 1984) :

L'homme m'a fait
tronc de pierre

pour porter
la seule étoile

toujours au ras de l'eau
toujours l'effleurant,

la seule étoile
enracinée.

Toutes les pages envoyées par la poste respiraient cette même relation fraternelle au monde, ce goût, ce don de l'image franche qui m'avait dès l'abord réjoui. Les strophes, signées François Rossel, établissaient avec le lecteur une connivence que je me promis d'approfondir.

Qu'il ait fallu quelques décennies pour que ce vœu se réalise ne change rien à l'affaire. Le rendez-vous était pris. Un confrère émérite, à l'époque où je vivais à Fribourg, m'avait confié qu'il aimait bien se représenter les poèmes comme autant de bombes à retardement. Par ailleurs, on sait que la doxa compare souvent les recueils à des bouteilles jetées à la mer. On pourrait multiplier les formules. D'un bout à l'autre de l'éventail, on trouverait l'idée, la croyance, l'intuition que la poésie ruse avec le temps. Dès lors il n'est pas étonnant qu'elle s'amuse parfois à susciter chez le lecteur des échos qui ont valeur d'augures.

Avant d'être admis à siéger au comité de *La Revue de Belles-Lettres*, j'avais été mis à l'épreuve par son directeur. Celui-ci m'avait donné quelques tâches à accomplir; des conversations avaient été tenues; on m'avait demandé des notes de lecture. Puis je reçus par la poste un lot de manuscrits sur lesquels j'étais invité à me prononcer. Je tombai en arrêt devant un envoi intitulé *Les Yeux des pauvres* (RBL 2, 1979) :

Ceux que leur veste efface dans la rue
Où ils sont comme l'ombre des autres passants

Oui, tomber en arrêt, c'est le mot. On s'immobilise, tous les sens en éveil, envahi par une irréprouvable jubilation, un peu abasourdi aussi. Une musique inouïe nous parvient. On se lève, on revient au texte par crainte de s'être trompé. Mais non, c'est bien là. Une voix jamais entendue se manifeste dans ces pages. En l'occurrence, celle de Jean-Pierre Lemaire. C'est cela, éditer. Connaître le bonheur de découvrir une écriture, un ton, une gestuelle, un phrasé que personne n'a distingué avant vous. Il y a, dans ce moment, une jouissance comparable à celle qu'a dû ressentir le spéléologue qui a pénétré en premier dans les grottes de Lascaux.

Je pris le téléphone et, chose que je n'aurais jamais osé faire en temps normal, j'appelai Florian Rodari pour lui dire mon enthousiasme. J'entendis à ses inflexions qu'il esquissait un sourire. Dès le numéro suivant, j'étais intronisé dans le comité de *La Revue de Belles-Lettres*.

Le rôle qui m'a été dévolu au sein des Editions Empreintes n'est pas très différent. Je lis ce qui nous est proposé, participe aux discussions, réponds aux auteurs. Il y a peu, Alain Rochat nous donna, à François Rossel et à moi-même, un manuscrit, mine de rien. Le premier poème me stupéfia :

Pour armée
répétait l'autre
je lèverai des chimères.

J'épouserai la guerre
murmurait l'un.

Solaire intifada, de Mira Wladir, me procura cette joie spéléologique, cette stupeur rayonnante qui vous prend devant l'inouï, devant une scansion, une poétique, une prosodie d'une radicale nouveauté. Or je ne peux m'empêcher de penser qu'il y avait, sous l'air indifférent de celui qui nous a transmis le manuscrit, la joie rentrée de quelqu'un qui se réjouissait d'observer notre réaction.

Cela m'amène à parler d'un sentiment confus, difficile à expliquer, mais tenace, puisqu'il se fait jour chaque fois que je tiens le rôle de passeur. Rôle qui évoque, pour moi, la nouvelle de Kafka intitulée *Vor dem Gesetz*. Il me semble qu'éditer revient souvent à être non pas celui qui juge, mais celui qui est jugé. Autrement dit, je ne me reconnais pas dans le gardien de la porte, mais dans l'homme de la campagne qui sollicite l'autorisation d'entrer. Bien sûr, chacun connaît la fameuse angoisse qu'éprouve l'éditeur à l'idée de rater le manuscrit du siècle. Ce souci existe; cependant il ne s'agit pas de cela. Au-delà de la crainte d'être pris en défaut dans son jugement, il y a quelque chose de plus profond, de plus trouble, et qui s'apparente sans doute au sentiment du découvreur des fresques rupestres. Le sentiment de ne pas être à la hauteur de l'événement, de ne pas mériter pareille offrande, de commettre presque une profanation.

Les Editions Empreintes, on le sait, apportent un soin tout particulier au livre en tant qu'objet. J'ai vu mes deux camarades envoyer au pilon des palettes entières de livres pour une seule coquille, pour une erreur d'un millimètre. Qu'il me soit permis de leur rendre justice. J'ai mis du temps à comprendre l'importance qu'ils accordaient au moindre détail. Aujourd'hui leur acharnement me paraît justifié. Car, quel meilleur moyen de se montrer digne des œuvres reçues, que d'offrir aux poètes un support qui soit la matérialisation de leur souffle ?

Olivier Beetschen



Pages d'un album souvenir

– Sept inédits autour d'Empreintes –

*D'un quasi nonagénaire à bout
de souffle à une trentenaire
en plein essor*

Que l'on veuille bien m'excuser, en premier lieu, si je renvoie les amis d'Empreintes au *Cours de la Broye*, ce petit livre où j'évoque l'histoire du prix que ma ville natale m'a fait l'amitié de me décerner en 2001, mon bref retour là-bas pour l'occasion, et les circonstances modestement merveilleuses qui en firent pour moi une vraie fête. La moindre n'étant pas que celui qui était alors le patron d'Empreintes nous ait accueillis, ma femme et moi, dans un appartement de la rue Grenade qui avait été, soixante-dix (pardon : septante) ans plus tôt, le théâtre de mes jeux.

La touchante coïncidence ne représentait certes pas un événement historique. J'ai trouvé tout de même assez beau que la petite capitale de la Broye, outre que c'est là que la vie de Roud, un de mes maîtres et le plus aimé, se soit achevée, ait été le berceau d'une maison d'édition toute vouée à la défense et illustration de la poésie ; un art auquel là-bas, dans les années trente, je ne pouvais savoir que ma vie, elle aussi, serait consacrée, sans que, même aujourd'hui, je sache exactement pourquoi. Pour moi bientôt, pour Empreintes plus tard, une aventure souvent difficile, entre de plus heureux moments.

Voilà d'excellentes raisons de saluer aujourd'hui l'anniversaire d'une entreprise courageuse et, de surcroît, efficace, puisqu'elle a duré, persévéré jusqu'à maintenant, bien que le climat ne l'y aide guère ; d'excellentes raisons de dire le plaisir que j'éprouve à figurer dans un catalogue où je retrouve tant d'amis ; d'excellentes raisons de former des vœux très chaleureux pour la suite.



*Philippe
Jaccottet*

Hasard et réalité de l’empreinte

Le poète s’accommodera du hasard, autant par goût que par nécessité. S’il regarde en arrière, il revoit, ce matin, une bergeronnette, qui fuit à son approche et laisse une écriture infime griffonnée sur le sable du lac. Chaque vol l’interrompt et renvoie à la tourne dans le gras de la plage, au large du léger ressac. Il voudrait pouvoir lire. Il voudrait que ce soit une langue ailée, un vocabulaire affranchi de la terre, et il trouve une énigme ; ou peut-être un oracle émiétté – mais il ne sait alors pour quel festin d’oiseau ! Il pourrait ne jamais saisir ce qui palpète ainsi dans les linéaments.

Il n’y a pas d’autre livre en tête que celui qui vient, vide encore – comme un blanc-seing qu’il se donne à lui-même. Il est ouvert à l’incertain, il épie au revers des voiles flous de l’apparent ; et son espoir est de combler un peu de cette absence en lui, qui ne renonce pas. Mais, s’il parlait déjà, il diviserait au lieu de rassembler ! Et ce constat l’accable. « Aujourd’hui, il me faut aller si loin pour trouver le poème. Il y a peu, je le trouvais aux premiers pas. C’est sans doute cela vieillir en écriture. » Oui, c’est exactement cela. Malgré tout, se remettre en route. Nommer l’obstacle, ainsi, ce n’est pas encore s’affranchir du devoir d’aller plus en avant.

S’il se souvient, c’est aujourd’hui, mais c’est aussi demain. Il est là-bas, sous les alpages silencieux, à la lisière de la forêt jurée, où il traquait des signes dans la neige. Maintenant, il décalque avec soin la double ogive bleue que font les doigts porteurs d’invisibles chevreuils, qui s’en viendront manger dans sa main fourragère. Il n’imagine pas une autre action possible, car la raison ne sert à rien. A chaque fois, il s’en remet ainsi à ce qui ne dure pas, à la vie qui mendie, à la vie qui s’en va, à ce qui se nourrit d’éphémère, à cette fragilité qui trouve le chemin d’un sens quand la trace s’efface pour faire place à peu de mots. Il puise sa force en cela. Et le jour passe.

La nuit venue ne porte pas conseil. Son obsession est un fil rouge qui ne le laisse pas en repos : elle disparaît et ressurgit comme un ruisseau de lave évadé de son rêve sur les flancs sulfureux d’un volcan qu’il croyait éteint. Il a choisi de se coucher près du cratère. Non sans quelque inquiétude, cependant, puisqu’il parle en dormant. Il s’entend déclamer : « Vous êtes les sillons féconds / où lèvera le grain germé / de la poésie à venir... »¹ (Cette envolée siérait assurément à des comices agricoles !) Dans les locaux industriels de Chavannes-près-Renens, Alain, François et Olivier sont assis, devant lui, serrés sur une scène inondée d’un soleil, dont la pupille est un reflet sur l’écran de l’ordinateur. La compassion de leur regard précède un rire franc, libérateur. Et c’est alors qu’il se réveille – livide et en sueur !

Il se retrouve assis sur le bord de son lit, se voudrait encore pris au creux des draps froissés. Mais déjà ce désordre n’est plus le refuge où

rester ce qu’il faut pour récupérer ses esprits. Le pluriel cause difficulté : par lequel commencer ? Le premier état de conscience est rarement le bon. Et le poète cherche en vain, dans le creuset fêlé de sa mémoire, ces vers qu’il eut pourtant aimé avoir écrits ! Il n’en retrouve que des débris de papyrus. Que n’y a-t-il songé plus tôt ? C’est la preuve que les griffures font aussi leur travail de sape à l’intérieur. Elles tiendront l’enfance à distance.

Mais voici des voix en amont des mots. Il les écoute remonter à la surface du silence. Familières, elles lui semblent trembler avant de se fixer comme l’image délivrée par le révélateur, sous la lumière rouge du laboratoire. Il les met à sécher sur les portées du jour ; puis il les enregistre, en sifflotant, au bas de son leporello. C’est qu’en trente ans un vaste catalogue s’est constitué ! Son seul regret est que la galerie de portraits se brouille un peu dans la buée, s’il pense à tout ce temps passé, aux vivants et aux morts.

Et le livre ? Une marge de blanc subsiste, mais le vide, entretemps, s’est comblé. (Et c’est la chute des flocons qui traduirait alors au mieux son lent accroissement.) Il sait bien que la fin de cette aventure était déjà comprise dans ses balbutiements. Il serait vain de le nier. C’est ainsi que le moment vient, où il faut trouver une boîte, un moule, un écrin, pour ce cent de feuillets épars, qui ne vaut pas un clou. (L’existence n’est-elle pas liée à la mise en œuvre des formes ?)

Il faut changer de rôle. Il se résout ainsi à se donner pour proie. Il a ravalé son orgueil. Il n’a plus le choix du masque ou de la pudeur : il se dévoile, désormais, s’expose en terrain découvert, cultive l’illusion de pouvoir se cacher encore (pour vivre heureux ?). Il a pris rang. Une attente commence, dont il attend la délivrance, pour peu qu’un destin favorable y consente (selon ce que Virgile, déjà, suggérait).

Le chasseur-éditeur y trouve aussi son compte, dès lors qu’un chant vivant palpète dans le trébuchet. Il le garde à sa main. Il le compose, il le met en scène, augmentant la casse ou la diminuant. Il évacue des poignées de coquilles et veille à poser des filets, à soigner l’interligne et le cadratin. C’est sa façon de respecter les infimes soupirs d’un texte, dont la rumeur croissante ne lui fait pas peur. Il l’apprivoise, il la dompte en douceur. Il la violente juste ce qu’il faut pour lui faire prendre corps. Avant de la multiplier. Et c’est alors que la puissante odeur du noir, au droit des rotatives, est son intime récompense. Pour achever la belle ouvrage, il appose au bas de la couverture, un pouce qui trahit une identité. Car c’est ainsi que tout a commencé, quand la foi qu’il porte à la poésie, et à l’utopie, nourrissait le dessein de laisser trace d’encre.

Pierre-Alain Tâche



¹ La citation appartient à Joël Bastard (*Entre deux livres*, Bédée, Editions Folle Avoine, 2013, p. 38).

Merci d'exister

Pendant longtemps, pendant des années, dans le secret de l'atelier, on écrit pour tenter de trouver sa voix, de se frayer un chemin à soi dans la langue – de s'assimiler un héritage, aussi, risquant progressivement quelques pas au-delà des mots des autres, puis osant se distancier de ces oeuvres admirées qui, à la fois, inspirent, et paralysent...

Et vient un jour où l'on tient entre les mains quelque chose qu'on ose croire d'une sorte un peu différente de ce qui a précédé; on en a pesé chaque mot, chaque virgule, on y a condensé – trop, peut-être ! et comme au creux d'un poing fermé – l'amande de ce qui figure alors, pour nous, l'essentiel. On jette cela dans une enveloppe, puis dans une boîte aux lettres, et on attend.

Lorsqu'Alain, François et Pierre-Alain Pingoud, leur associé à cette époque, m'accueillirent en 1985, Empreintes comptait... quatre titres. On me remit entre les mains *La Demeure des Heures de Peine*, de Bruno Ackermann, qui venait de paraître, et je me dis que je ne méritais pas cela... C'était trop beau ! L'impression s'effectuait alors à la main, et comme tout

ne faisait que commencer, qu'aucun des trois éditeurs n'était encore père, et que tout le monde avait le temps, je pus user (et même abuser) de ma « liberté d'auteur » pour composer chaque page avec minutie, calculant avec eux au millimètre près la place des mots sur le blanc, l'écartement des lignes, ou les marges... Depuis, la petite maison s'est peu à peu muée en une véritable entreprise (il lui est même arrivé d'accueillir des textes romanesques !), entreprise dont on se demande avec quelque inquiétude combien de temps elle résistera au marché globalisé et à la quotidienne usure de chacun...

C'est pourtant ce que nous lui souhaitons avec ferveur. Avec égoïsme, aussi : car Empreintes est devenue une famille où l'on se sent incroyablement bien, où s'échangent des correspondances, où l'on s'accompagne du cœur et du regard, cheminant chacun pour soi et cependant, pour beaucoup d'entre nous, dans un dialogue ininterrompu – une famille seconde, oui, où les poètes admirés, reconnus (Maurice Chappaz en tête, dès 1986) ont rejoint les débutants que nous étions alors, où entrent en 1989 Alexandre Voisard et Anne Perrier, puis Pierre Chappuis, Jean Pache et Jean-Georges Lossier, suivis de Pierre-Alain Tâche... A tous ceux-là aussi, devenus mes amis, je dois beaucoup plus que je ne saurais dire – et c'est pourquoi encore, cher Alain, cher François et cher Olivier, je vous remercie d'exister.



Sylviane
Dupuis

La chambre à lessive

Un jour de janvier 1996. Je relève mon courrier, je prends le tas des lettres, je descends à la chambre à lessive pour retirer mon linge. Je reconnais le nom des Editions Empreintes au dos d'une des enveloppes. Je ne peux pas attendre d'ouvrir. Je déchire. Je lis l'écriture d'Alain qui dit que les poèmes ont plu, qu'ils ont envie, avec François, de faire un livre avec moi. Je pose la lettre dans ma corbeille, je remonte à l'appartement. D'un coup, ma vie est changée. Tout un monde m'est donné. Je flotte. Je garde le souvenir de la joie et du linge propre.

Quand je rencontre ensuite Alain et François dans l'atelier de la rue de l'Industrie, il y a des piles de livres partout, des papiers, des montagnes de choses. J'arrive très en avance, je ne connais pas la rue. L'endroit est désert. Je pousse la porte et j'ai peur. Je n'arrive pas à parler, je regarde autour. Ils ne peuvent pas prendre mes textes tout de suite, mais dans une année, si ça va pour moi, on fait le livre. Ils me demandent de l'écrire. Je dis que je ferai comme il faut, que j'écrirai, que j'enverrai.

1996, donc. J'aime les livres des Editions Empreintes, leur toucher, leur odeur. J'envoie quelques pages le cœur battant. Je n'apprendrai que plus tard, quand le premier livre aura paru, et même peut-être encore après, que j'ai fait tout faux. Que ça ne se fait pas d'envoyer des poèmes comme ça, sans titre, sans projet. Si j'avais demandé, on m'aurait dit d'envoyer un manuscrit complet. Il faut avoir étudié la chose. Aucune chance si on envoie des textes éparpillés et sans suite. J'apprends ça quelques années plus tard quand je donne un coup de main au Salon du Livre. Mais je n'avais pas demandé, je ne m'étais renseignée sur rien, j'avais envoyé à la sauvage des poèmes dont j'étais contente.

Merci à eux de m'avoir fait confiance.



Claire
Genoux

C'était à Bruxelles, il y a quasi deux décennies. J'avais *Marron* en poche et continuais en rêve à ramasser l'automne des marrons. L'un d'eux avait l'œil éteint comme l'empreinte d'un doigt sur un bureau ciré. Mon voisin de table emprunta mon livre qu'il prit plaisir à feuilleter, un peu comme on lève un marron des herbes hautes et reconnaît le bonheur des matières. Il est éditeur pour la maison Empreintes. C'était Alain Rochat. Il me tendit un livre sien.

J'ai vu la figure. La figure d'un doigt marquée par sa pression sur la première de couverture. Elle m'arrache au marron et m'aimante à la droiture des phares. Du renflement et de la poussée. J'entends le souffle de la mer. Je vois les circonvolutions des vagues, l'empreinte de pas sur la grève. Sens l'embrun tenu en matière dans la douceur des craies. On parle galet, cire molle des argiles jusqu'aux valleuses – comme des empreintes œsophagiques. Les pages écument. Echange d'identité.

On sait alors que la Suisse est maritime, que le Caux est belge et que nous avons empreintes communes. On va se retrouver. Il vit à Chavannes. Je demeure à Besançon. Un même jurassique nous relie. Quelques traces de vaches en pâture. Le Léman – la mer en lac. Et toujours ce toucher des choses à la pulpe du doigt.

Genève, un salon du livre. Une empreinte-bis. La même et autre chose. François Rossel. Je tiens deux bonnes marques d'amitié.

D'amitié par le livre – papier choisi, typographie délicate, première de couverture sous l'index. Poètes, vos papiers sont imprimés dans l'incarnation du dire. L'enthousiasme du prote en son doigté vivant.

D'amitié au-dessus du livre – empreintes hautes et belle ligne de vis-à-vis. Les Alpes regardent le blanc des pages avec effets de séracs.

Les ans courent. On compagne de livre en livre. On croise les doigts. On continue à pas de loup sur la lande des pages. On tente l'empreinte juste.



Jacques
Moulin

Février 2014

Une empreinte, c'est d'abord celles que n'ont pas manqué de laisser les nombreux criminels des premiers romans policiers de mon adolescence. Empreintes oubliées sur un verre, une poignée de porte, une étoffe, une lettre, un miroir, elles ne résistaient jamais bien longtemps à la sagacité des détectives munis d'une grosse loupe, voire d'une poudre mystérieuse qui révélerait ce que nul profane n'avait pu déceler. Ces criminels naïfs ou présomptueux seraient confondus tôt ou tard, piégés par leurs empreintes – digitales, évidemment – et cet adjectif inusité leur conférerait une aura toute scientifique.

Mais la littérature, pas seulement policière, aime les traces : traces de toute sorte, qui mènent d'une page à l'autre, quand elles ne tournent pas en rond comme celles de Dupond dans le désert, lignes fragiles où il fut de bon ton de déchiffrer la métaphore d'une écriture en marche – mes années d'études littéraires ne furent quasiment consacrées qu'à ça. Une faille au plafond, des pas dans la neige, et c'était bon, on faisait feu de tout bois.

La littérature comme scène de crime, pourquoi pas ? si l'on juge condamnable le fait de vouloir à tout prix laisser sa marque plutôt que de consentir à l'effacement. Flagrant délit d'hubris... Cette question me tarabuste, mais comme je fais partie des coupables, je m'en tirerai en disant que si l'on n'est pas toujours maître des empreintes qu'on laisse, on peut en revanche chercher à découvrir celles qu'on porte, celles qui nous bariolent comme un papier buvard, sans qu'on en ait toujours conscience, d'ailleurs.

Celles de l'enfance, bien sûr, comme les premiers sillons inaltérables, on y revient toujours, et c'est même par là qu'on finit, lorsque tout s'efface, avec ces recentrements si émouvants des grands vieillards, qui appellent leur mère, alors qu'ils ont oublié leurs propres enfants.

Mais la primauté de l'expérience suffit-elle à garantir sa force et sa pérennité à l'empreinte ? A vrai dire, je n'en suis pas sûre ; il faudrait une réflexion d'une autre trempe que cette petite promenade pour

répondre à une telle question. En attendant, je suis parfois surprise par certaines « impressions » qui me prennent au dépourvu en évoquant, dans un curieux effet d'échos, comme le souvenir d'événements que je n'ai pas vécus. Récits relatés, histoire familiale, inconscient collectif ? Comment expliquer la prégnance de certains lieux dans lesquels le passé semble soudain vibrer par-dessus le temps, dans une fulgurance étonnante, et souvent extrêmement rassurante. Oui, comme si rien ne se perdait vraiment et que le monde, à notre image, n'était qu'une vaste pellicule sensible, offerte à qui sait voir.

Parfois je me dis qu'il n'y a pas d'autre tâche dévolue à la poésie, et que le poète est ce détective malin et discret qui jette sa poudre magique sur nos vies pour en dévoiler la trame secrète qui échappait à nos regards distraits.

Catherine
Fuchs



Allegro ma non troppo

Quelque part dans le Jura, le 30 janvier 2014, marchant sous un ciel en la mineur trente ans jour pour jour après le premier achevé d'imprimer d'Empreintes, je songe que si ces éditions ont passé l'épreuve du temps, c'est d'abord parce qu'elles sont, en profondeur, « empreintes de temps », pour le dire avec Christophe Schiess. Le jeune et talentueux compositeur jurassien a ainsi intitulé une superbe pièce musicale où l'archet et le souffle échangent, *klingend notiert*, dans le deuxième mouvement, leurs creux et leurs reliefs, en écho au premier mouvement nostalgique du quatuor à cordes n° 13 que Franz Schubert a écrit il y a 190 ans. Une musique qui plaisait tant à Jean-Georges Lossier, doyen du catalogue d'Empreintes et lui-même auteur d'un émouvant quatuor à corde en sol majeur, entre autres compositions que le jeune poète avait écrites dans les années trente.

Le dialogue à travers le temps et entre les générations est peut-être la première marque d'Empreintes, dont les deux fondateurs ont su accroître leur liste d'auteurs sans que ceux-ci ne vieillissent parallèlement avec eux. Ils ont salué de grandes voix nées avec le XX^e siècle et en ont accueilli de nouvelles, dont les gammes se déclinent au XXI^e.

Dans la partition Empreintes, cette richesse de dialogue, qui s'exprime déjà de manière féconde dans les discours croisés des deux violons, s'est tout autant nourri de l'amour de l'artisanat (il faut avoir vu les mains de François Rossel réglant les pinces d'une presse Heidelberg ou les yeux d'Alain Rochat devant des cassetins de fontes) et du papier (étiqueté, perforé, palpé, poinçonné, numéroté, cousu, gaufré, coupé)

que de la connaissance intime du travail poétique (ils sont les deux auteurs).

Et des poèmes voyagent. Parce que leurs colporteurs ont préservé un chemin de liberté qui écarte les facilités, évite les typologies académiques et privilégie des œuvres peu inféodées aux théories.

Et des poèmes demeurent. Parce que leur maison, aux fondations solides, a portes battantes et fenêtres basculantes.

C'est là le signe d'un autre dialogue, non plus dans l'épaisseur du temps, mais dans l'espace de la cité.

Que le poème prenne en charge une dimension du sacré ou révèle le quotidien, il constitue un moment d'arrêt dans la course de nos vies, et permet que résonne à nouveau en nous, hors l'empreinte usée des mots sus, ce qui n'avait plus d'écho.

Il y a, dans ce passage de ce qui vient d'ailleurs (« du plus loin », murmurait Lossier) à ce qui va vers l'autre (et « vers la substance du monde », nous

soufflait Chedid), en cheminant en soi, une pratique mémorielle de premier ordre. Dans le temps de l'empreinte. Car le papetier Alain Bachat et le typo François Brucelles sont avant tout des passeurs, d'hommes et de mots, qui vont leur route, parfois allégrement, parfois plus lentement, mais toujours sans faillir, et les mains si généreuses!

Les artisans savent que la création s'élabore en liberté, et dans le temps. « Ne pas plus tricher avec les mots qu'avec les hommes », disait Jean Paulhan.

*Patrick
Amstutz*



D'ESSAIMS
MATINAUX

e.

Alexandre Voisard



Qui crache
dans le vent
ne voit pas
surgir l'orage
entre deux yeux.

Oublie
d'où
tu viens
avant de
savoir où tu vas
souviens-toi seulement
d'aimer.

Si tu sais



parle peu
n'ajoute pas d'ombre
à ce que tu ne sais.

Chante comme
le broquard aux abois



dans la
difficulté
du
souffle

chante l'or de l'ortie
cette misère sublimée.



Désirs de toi
désir de moi

Qui nous épie
qui nous piège ?

Vois la feuille



quittant
l'arbre
à regret

toute consolation
prend l'air d'un
contretemps.

On fut argile

avant
de ramper
à flanc
de falaise



on était lisse
comme l'eau
à jamais conciliante.



Qui
traça
les frontières

se prosterne en pleurs
devant l'océan
magnanime.

En ce courant tu nageas



comme l'alevin encombré
de son énigme à chaque
frisson de l'algue.

Empreintes dans ma bibliothèque



« *L’empreinte, ce bout de vers qui trotte dans la tête...* »

Maurice Rebetez*, souscripteur

Louis-Philippe Ruffy: A vue de nez, combien de volumes d’Empreintes possédez-vous chez vous?

Maurice Rebetez: Si je prends en compte les éditions de tête, ma bibliothèque renferme plus de cent quarante titres.

Quel regard de lecteur portez-vous sur les trente années écoulées? Voyez-vous une évolution? Et quels fondamentaux demeurent?

Les Editions Empreintes, ce sont d’abord les fondements de la poésie qui s’écrit en Suisse romande. Je pense à Voisard, Chappuis, Tâche, Dupuis, Tappy ou Debluë.

La création de la collection « Poche Poésie », notamment avec les textes bilingues, a permis une ouverture vers les autres cultures suisses et un accès bénéfique à des recueils épuisés.

L’édition d’auteurs étrangers m’a valu la découverte éblouissante de Judith Chavanne ou poignante de Fawzi Karim.

Les nouvelles voix, apparues grâce à la publication des lauréats du Prix de poésie C. F. Ramuz, ont apporté un sang neuf. J’en appelle d’autres de mes vœux.

Qu’est-ce qui se dégage des livres d’Empreintes, du point de vue de leur facture?

Avoir un livre d’Empreintes entre les mains, c’est posséder un bel objet, qui donne envie de le regarder, le palper, l’ouvrir, le parcourir, le lire ou l’offrir.

Que dire de l’art de la composition, chez Empreintes, tant du point de vue typographique que de celui de la disposition des poèmes dans le recueil ?

Avant d’être lu, un poème se regarde. La mise en page, la typographie nous incite à la lecture. Ce regard esthétique nous met en condition favorable pour appréhender le poème. La sensation de légèreté, suscitée par une mise en page aérée, permet au texte de respirer. Les blancs de la page appellent à la méditation.

Quand le texte est rehaussé d’illustrations, c’est une invitation à prolonger la méditation, à accéder à d’autres rives, d’autres rêves.

Que vous suggère le motif de l’empreinte digitale, adopté par les éditions ?

L’empreinte, c’est la trace de l’encre sur le doigt, sur la page, la trace du travail de l’imprimeur qui encre, presse et nous permet d’accéder au texte.

L’empreinte, c’est la trace que laisse le poète dans notre esprit une fois le livre fermé. Il me vient à l’esprit cette phrase de René Char : « Un poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves. Seules les traces font rêver ».

L’empreinte, c’est la trace que laisse le doigt d’une personne qu’on a envie de découvrir, de connaître.

L’empreinte, c’est la trace que laisse le poème dans notre esprit, qui hante notre imaginaire et nos pensées, ce bout de vers qui trotte dans la tête et vous accompagne tout au long d’une journée ou d’une nuit d’insomnie.

*Ancien bibliothécaire, Pully.

le persil journal le persil

Que vous ont apporté les livres d'Empreintes?

D'abord un sentiment de beau que je recherche dans la facture d'un livre bien imprimé, bien élaboré. On a alors envie de l'aborder.

Un accès à la poésie de ce coin de terre, à une poésie qui m'est proche et qui me parle.

Un accès à une nourriture spirituelle qui rythme mes méditations.

Le lecteur de poésie est-il différent, selon vous, du lecteur de prose romanesque?

Ce n'est pas le lecteur qui est différent, c'est sa manière de lire.

Dans mon métier de bibliothécaire, j'ai toujours constaté que le domaine de la poésie était moins prisé que le domaine romanesque. L'accès à la poésie est plus difficile et demande une disponibilité d'esprit plus grande.

Le lecteur de roman veut une histoire, une intrigue, connaître la psychologie des personnages. L'intrigue incite à poursuivre la lecture.

Le poème invite à la rêverie. Il faut se laisser imprégner par les mots, leur poésie justement. Il faut souvent le relire, éventuellement le lire à haute voix pour en savourer le rythme.

Le poème se veut nourriture de l'âme, hygiène de l'esprit. On demandait d'ailleurs à Charles Trenet le secret de sa forme. Il eut cette réponse: « Un poème à jeun tous les matins ».

Contrairement au roman qui se lit linéairement, un recueil de poésie peut s'ouvrir à n'importe quelle page, la page lue suscite toujours un écho en nous.

Quel principe de rangement avez-vous adopté dans votre bibliothèque? Les livres d'Empreintes occupent-ils une place particulière?

Si dans ma vie professionnelle, j'ai classé les livres des bibliothèques dont j'étais responsable, dans ma vie privée, je n'ai jamais pratiqué de classement strict.

Il y a bien un vague classement par affinités.

J'aime ce non-classement. Rechercher un livre devient une aventure. Je ne le trouve pas tout de suite et c'est l'occasion de redécouvrir d'autres livres, de les ouvrir, d'en lire quelques pages, de revenir à ma recherche. Peut-être un privilège de retraité pour qui le temps n'a plus de prise.

Février 2014



Dix-neuf textes inédits

– *Pour Empreintes* –

Sans l'appui de la terre

Pavés d'un noir graisseux
qui sous le malheur grincent
comme un parquet.

On ne sent pas la chance
sur la route où tout se trouvait.
Le chant héréditaire faisait
croire au mieux vivre.

L'homme se retourne
à peine, cécité charnelle.
Aux complexes des gens,
de reprendre petite forme.

Pas de médium,
un faux chemin
entre les voitures.
L'activité de l'oiseau,
sur les talons
des ramures.

*Sachant bien
que tu es oiseau,
même avec une fois
ce regard.*

*Francine
Clavien*

Entrée dans l'hiver

Poivre et sel. Estompées, toutes ombres. L'hiver en camp volant, déjà, sur ces hauteurs où collines, nuages se répondent.

Crêtes et courbes (*tout le plateau véhiculé, pris dans le va-et-vient de la lumière*), creux, coteaux (*lecture et relecture*), courbes et replats s'entrecroisent, à peine enneigés (*des pleins et des déliés*), multiples, successifs (*neige inégalement logée*) se contrarient, se heurtent, entravés, désentravés, se mesurent (*désordre et calme*), comme en courroux s'écartent, se rapprochent (*ciel lui-même bousculé*), plus loin, tout différent aplani, s'harmonisent (*mer calme*).

Trop brève aura été la traversée.

Musicalement, paysage.

Pierre Chappuis

Pour Pablo et Matteo

Si le poète te dit
que de l'autre côté de la forêt
il n'y a pas de clairière
que là-bas tout n'est qu'ombre
profonde et dangereuse

Si le poète te dit
que toujours
l'on se perd en chemin
que partout
se dressent menaces et périls

Si le poète te dit
de ne pas t'aventurer par là
de revenir sur tes pas
tant que tu n'auras pas grandi

Dis-lui qu'il se trompe
dis-lui que c'est lui
qui s'égare dans sa nuit
dis-lui
de ne pas avoir peur
de vieillir ni de mourir
dis-lui
qu'il n'y a pas d'ombres sans lumière.

François Debluë



Oublier le chaos

à Jacques Clauzel

Je suis chez vous, au dernier étage de la tour orientale. Tout en noir, debout près de la fenêtre qui donne sur la banlieue, vous tenez à deux mains un calice doré. Je vous prie d'excuser mon retard. Vous me tendez le précieux récipient. « *Du Sangre del Cielo.* » Je bois une gorgée. « *Buvez encore.* » Quelqu'un erre sans bruit d'une chambre à l'autre, ignorant ma présence.

passerelle des Cigognes
chemin des Etourneaux
rue des Alouettes
impasse des Hochequeues
passage des Passereaux

Vous tournant vers l'embrasure, vous m'invitez à contempler la vue plongeante : hêtres, trembles, chênes, bouleaux, érables, frênes, d'où émergent çà et là des platanes et des cèdres – à travers quoi je distingue des entrepôts, des citernes, un cimetière de voitures. Plus loin, des cabanons, une mosaïque de jardinets, des clôtures de thuyas et de houx. Au-delà, une montagne chauve, amalgame de fossiles, de schiste et de calcaire, se profile dans le vide tel un gigantesque caïman lie-de-vin.

esplanade des Grèbes
allée des Outardes
carrefour des Tourterelles
avenue des Faisans
boulevard des Gélinoites

J'admire votre calice. « *Un cadeau de mon maître à danser, il m'en a fait cadeau peu avant de se donner la mort.* » Je vous regarde boire. Vous fermez les yeux. « *Un vin qui porte bien son nom.* » Vos pommettes s'empourprent, vos lèvres gonflent, votre tête se renverse. « *Une fameuse cuvée.* » Le ciel se couvre. Les corneilles vocifèrent. Les mouettes virevoltent. Un parfum de havane se répand dans la pièce. Vous vous redressez, les paupières mi-closes, les coudes contre les hanches, l'objet luisant à la hauteur de votre gorge. Vos mains demeurent captives. J'oublie la raison de ma visite.

ruelle des Hiboux
quartier des Rossignols
tunnel des Rouges-gorges
théâtre des Mésanges
parc des Eperviers

« *Vous êtes chez vous.* » Le vent se lève, tourmente les ramures. Mouettes et corneilles se disputent l'espace. Une pluie mêlée de neige fouette la cloison de verre, brouille la vue. Vous bredouillez je ne sais quoi, puis, me tournant le dos, vous voilà soudain le cou tendu vers la fenêtre. « *On dirait du sang.* » Un objet tombe. Bruit métallique. Nuées de plumes blanches et noires.

parking des Vautours
fitness des Loriots
librairie des Chouettes
porte des Hérons
cimetière des Cormorans

Vahé Godel

Contorsion

A Maurice Terrettaz d'Alfonsine.
Aux monts, aux forêts,
à ce qui les liait.*

Un arbre trône sur mon étagère, devant des livres: un arbre que j'ai photographié, probablement en haut de la forêt mouvementée de Saint-Jean, près du village valaisan du Levron, il y a tant d'années que je n'arrive plus à retrouver la juste position qu'il tient dans la montagne. Comme si la fiabilité d'une photo était limitée, pouvait inverser une orientation, et me troubler. Or le mouvement de cet arbre (sapin ou mélèze, je ne sais plus, et la photo ne permet pas de le savoir) semble m'importer; non seulement pour lui-même mais aussi pour apprécier à sa juste mesure le contexte tourmenté dans lequel le résineux prend place.

Je me suis d'ailleurs aperçu, en écrivant ces lignes, que ma mémoire fragile avait tout d'abord déplacé et situé ce conifère, semble-t-il pour extrapoler le sens et la portée de son mouvement, au bord d'un abîme rocheux qui m'avait marqué et où j'avais photographié un ami, Maurice Terrettaz. Comme si les deux photos, celle de l'arbre et celle avec Maurice pouvaient, en quelque sorte, s'interchanger par leur parenté dans leur rapport à l'abrupt, et cela, qu'il s'agisse donc des arbres ou des hommes.

Il demeure qu'en son état et en sa place, ce résineux épais opère, à son départ même et contre la pente sur laquelle il pousse, un puissant redressement, produisant une sorte de ventre dont je ne saurais inverser la direction sans porter atteinte au fondement de la verticalité qu'il cherche à assumer et que de fait, il supporte, comme un saltimbanque immobile. Fasciné par ce rapport entre la montagne et l'arbre où l'un trouve dans l'autre une

partie de son sens et de son être, saisi par le combat de cette aventure ligneuse contre l'adversité, par la position de l'arbre qui se tient face à l'abrupt, près de lui sans lui donner raison, et par la puissance qui se dégage de ce tronc accroché à un flan de montagne, je suis, aujourd'hui encore, le mouvement de cet « arc-boutement ». Entre frondaison et enracinement (qui tous deux me sont cachés, l'un par la nature même qui enfouit les racines, l'autre par les limites de la photo qui n'a pris de l'arbre qu'une partie de son fût) se dessine la force d'une contorsion. En elle doivent s'ajuster le végétal et le minéral sur lequel le sol forestier s'étend et s'appuie et dont les natures se trouvent ici exacerbées par une verticalité et un tumulte des monts, qui me fascinent comme l'image de mes propres combats.

Là je me plonge, reconnaissant, dans l'épaisseur de cet univers alpin auquel appartient le sol de mes certitudes, de mes craintes et de mes recherches sans fin.

1975, 2005, 2014

* Berger, tailleur de pierres et bûcheron, disparu en 1977.

*Bernard
Dov Hercenberg*

L'Herbe gitane

tu sais écouter le dit des forêts

et de ces moindres lichens dépecés
tu étoffes tes anciennes peluches

tes chevilles surprennent les racines
déjà repoussent par degrés les taillis
si ta corde à sauter allège les hivers

cailloux lancés à l'eau sale du soir
furent des couronnes sans éclat

et tu mâches une poignée de neige
quand deux cygnes se rapprochent

se tressent à nouveau les aubépines

tant la nuit que les yeux
à mesurer les absences
vent glissé sous les semelles
gravier caduc des chemins

et même si le corps se plie
avec les dernières tulipes
ton calicot reste suspendu
à son crochet qui scintille

vibreront à contretemps
tes paumes et le tambourin

crécelles d'automne agitent les mélèzes
et le torrent arpège les reins à contresens

être toujours tel – tendre l'oreille encore
aux saveurs soudaines des fétuques coupées

empreintes sur le sentier des chevreuils

*Daniel
Mariano*



Migration

An seinen Fingern
zählt der Enkel
die Planeten ab.

Saturn wollen wir
bewohnen, er dient
uns auch als Karussell.

Grau und geringelt
züngelt unser Haar durchs
All, wir schauen mild

zurück auf unsere enge
Heimat, halten einander
bei der Hand

9/2/2014

Sur ses doigts
mon petit-fils
compte les planètes.

Saturne, nous irons
habiter là-bas, et c'est aussi
notre carrousel.

Cheveux gris, cheveux crépus,
flammèches fusant à travers
l'univers, regard indulgent

en arrière sur notre patrie
étroite, nous nous tenons
par la main.

9/2/2014

Traduction de Marion Graf

*Klaus
Mertz*

Qui vive

Le jour n'est jamais nu
Toujours une rumeur sous l'instant
une ombre qui flotte entre les pas
un corbeau qui rature la lumière
des coups frappés à la porte du cœur
et c'est personne
un geste éteint dans l'embrasure de l'heure

C'est l'ourlet des nuages qui se déchire
Entre leurs lèvres de lumière
le murmure du bonheur
Puis le ciel emporte au galop
toute la harde des jours dessellés
qui traverse le moment

Tandis que le dehors en clameur
passe à nos flancs
Il crie depuis les marges
qui s'écoulent à grands gestes

Et puis rien
que le bruit
de sabots
qui poursuit
sans personne

*François
Migeot*

Foglie e folaghe

Nel bistrot di Vevey, davanti al vecchio
concentrato sulla pagina dei morti
guardi dai vetri le folaghe dell'autunno,
figlia che vai non sai bene dove, ma vai. Questa sera mi scrivi
davanti alla furia delle foglie
che segnano la fine e la rinascita, la speranza
e il gorgo, questa sera mi dici
che avresti voluto conoscermi
quando avevo la tua età.

Mi piacevano i margini
come te cercavo uno sguardo senza menzogna
e lo trovavo nel terreno vago
dove tutto era ancora possibilile, nelle ombre sottili
allungate sul prato verso sera
cercavo ciò che ancora non ho trovato.
Certo, avremmo potuto essere amici
inseguire il sole al tramonto sulle balze di frontiera
dove adesso fuggiaschi lasciano gli scialli
che intralciano la fuga, il camioncino di plastica
del bambino, la bambola violentata
i segni dell'abbandono,
nei boschi dell'adolescenza il sogno lascia il posto
al dolore dei braccati.

Figlia che ti cerchi
sembra che le cose non debbano mai cambiare
e un giorno un colpo di vento sradica la ceppaia
mette a nudo la discarica. Ma tu non badarmi,
guarda in avanti come fa la folaga
quando va via sull'acqua scintillante.

*Alberto
Nessi*

Feuilles et foulques

Au bistrot de Vevey, devant le vieux
plongé dans la page des morts
tu regardes par la fenêtre les foulques de l'automne,
fille qui vas tu ne sais trop où, mais vas. Tu m'écris ce soir
devant la furie des feuilles
qui marquent la fin et le renouveau, l'espoir
et le tourbillon, ce soir tu me dis
que tu aurais voulu me connaître
quand j'avais ton âge.

J'aimais les marges
comme toi je cherchais un regard sans mensonge
et je le trouvais dans le terrain vague
où tout était encore possible, dans les ombres subtiles
qui s'allongeaient sur le pré vers le soir
je cherchais ce que je n'ai pas encore trouvé.
Bien sûr, nous aurions pu être amis
poursuivre le soleil à son coucher sur les corniches de frontière
où à présent les assoiffés d'asile laissent les châles
qui entravent leur fuite, le camion en plastique
de l'enfant, la poupée violentée
les signes de l'abandon,
dans les bois de l'adolescence le rêve laisse la place
à la douleur de ceux qu'on traque.

Fille qui te cherches
on dirait que les choses ne vont jamais changer
et un jour un coup de vent déracine la souche
met à nu la décharge. Mais toi, ne fais pas attention à moi,
regarde devant toi à l'instar de la foulque
quand elle s'en va sur l'onde qui scintille.

Trois poésies

1.

il revient des mots des assemblages des musiques
 d'un temps que l'on ne connaissait rien ou peu
 non qu'on prétende en avoir beaucoup retenu
 c'est que les ans tout en avançant fabriquent
 un liquide à parcours comme ont fait les médecins
 pour imaginer les intérieurs ils ont trouvé le mot
 qui prête à rire affaire effet de communication
 de prébende si l'on a retenu ce que ça signifie
 il revient que ces mots ces assemblages ces musiques
 passés dans la soupe électroménagère
 ont des vertus comme les simples de nos mères-grand
 les plaisirs dont ils nous emplissent
 n'ont rien de très grandiloquent sauf si j'excepte
 les chœurs d'église pris à poigne en guise d'inspiration
 l'index dans l'œil et dans la main du chef de chœur
 près de gifler l'élève égaré dans ses songes
 mauvais sans cesse au gré de ses limites
 mais savons-nous de qui nous parlons chaque jour
 à porter des kilos de participation pour aller
 de l'avant sur la voie où l'on attend la noce
 nous a-t-on précisé que sans avertir quelqu'un tourne

2.

ce rêve a conduit d'étonnement en surprise
 en vingt minutes ses boîtes se sont dissoutes
 reste au virage une tôle froissée
 j'en parlerais comme d'un appartement avec
 une chambre aux illusions qui s'entendent
 avec une immense faculté de renouveau
 un long bout de vie éprouvant malgré
 quelque impeccable esthétique et tour de luxe
 qui se révèle un toc de prestidigitateur
 voici les ficelles de celles qui t'étranglent
 réduisant ton souffle à l'exigu
 nous avons parlé d'étonnement et de surprise
 de ce résidu proche de quoi s'exprime au réveil
 roulé par les bronches et les fosses nasales
 reconnaissance aussi minuscule à part la richesse
 d'une image où nous avons cru trouver
 un courant d'air les couleurs de tal-coat
 flottant sur l'eau d'un lac et c'est – c'est cette
 fin pour se faire au réveil des têtes grises
 des têtes noires coupées
 sur quelle étagère déposées
 que vient emporter un homme grand sans tête

3.

juste pour rire et pour voir
 si la lyre d'orphée accoste le lavoir
 inspirant à l'idiot cette nuit-même aux portes
 d'août des modulations neuves
 un rire inextinguible
 source de l'éternel
 voici le matin de trois heures
 cacheté par un bol de tisane
 fleurs de mauves lavande anis vert fenouil
 j'écris comme autrefois les allumeurs
 de réverbères des gravures
 ou comme un âne avançant avec peine
 pour aller se noyer au fond d'un canal
 qu'il a pris pour une route

*Pierre-Louis
 Péclat*

Lettura a Klosterplatz

Per Claudio

Piove a piccole gocce quasi incerte; alte sul bianco rilucono le statue di Sant'Ursus, e i loro gesti dorati contro il cielo, precipitati di stelle. Tu leggi, leggi bene, con calma in questo scrigno barocco fitto sull'altipiano, parole di laguna e di musica, e intanto lasci scorrere la tua storia di cercatore narratore, la tua voce ferma, segnata dal fumo e dal tempo della vita. Più tardi, lungo l'Aare, una folaga solitaria ascolterà distratta altre vicende di quotidiana miseria, nella nostra comune devastazione italiana assenza d'orizzonti improbabile ineludibile speranza e sua evidente scomparsa colpevole.

*

Oggi un disperato disgraziato a Milano uscito dal suo dolore entrato nel suo dolore con un piccone, per strada, come sai, al momento due morti, un terzo grave in attesa, il cordoglio delle più o meno competenti autorità, all'angolo gazebo di sciacalli che non meritano nomi, e noi qui a vedere l'acqua che passa tra le rive, nell'ombra. Ma la voce che avevi leggendo, quella luce che correva da parola ad ascolto, da orecchio a coscienza di sé, Robert Walser che incede timido nella neve e poi si sdraia, una memoria improvvisa di Kafka: cos'è questa voce, orizzonte impreveduto che sale più alto di statue, ombra, luce, di noi e della nostra storia individuale collettiva, che dice di andare, prendere fiato e ci oltrepassa? Ecco quello che ho letto su un muro a Lugano, la cosa che resta del sogno: «la testa è integra, il muro è crepato». Lo so anch'io, non è vero; eppure qualcuno l'ha scritto, e forse in qualche modo ci somiglia. Persino in questa bassa marea bassa pressione bassura di tempo cosa ci guida? Una sintassi, un ritmo? O il pensiero dei figli, un rullare di basso, accordi e dissonanze non ancora non ancora rassegnate?

*

A Roma, dici ridendo, qualcuno scambiava per egiziano te abruzzese girovago, ti regalava pesci secchi sottobanco, pastelle. Anche Ursus, secondo i libri, veniva dall'Egitto; soldato ribelle di Roma, poi decapitato, della Legione Tebana. Avrà apprezzato i grassi pesci di questi fiumi del nord? Tra ribellione e rivolta: dove collocarlo? E dove collocare noi, naturalmente, su che rive di che fiume smarrito, di che tempo imperfetto.

Lecture sur la Klosterplatz

Pour Claudio

Il pleut à fines gouttes presque incertaines ; dressées haut sur le blanc
reluisent les statues de Saint-Ours, et leurs gestes
dorés contre le ciel, précipités d'étoiles.
Tu lis, et tu lis bien, calmement
dans cet écrin baroque serré sur le Plateau,
des mots de lagune et de musique, tout en laissant couler
ton histoire de chercheur narrateur, et ta voix
ferme, marquée par la fumée et par le temps
de la vie. Plus tard, le long de l'Aar,
une foulque solitaire écouterait distraite
d'autres épisodes de misère quotidienne, dans notre commune
italienne dévastation absence d'horizons
improbable indéjouable espoir
et son évidente disparition
coupable.

*

Aujourd'hui à Milan un malheureux désespéré
sorti de sa douleur entré dans sa douleur
avec une pioche, dans la rue, comme tu sais,
deux morts pour le moment, un troisième en attente dans un état grave,
condoléances d'autorités plus ou moins compétentes,
au coin de la rue le kiosque de chacals qui ne méritent aucun nom,
et nous ici à regarder l'eau qui passe entre les rives,
dans l'ombre. Mais la voix
que tu avais en lisant, cette lumière qui courait
de parole à écoute, d'oreille
à conscience de soi, Robert Walser qui avance
timide dans la neige et puis se couche,
un rappel soudain de Kafka : qu'est-elle cette voix,
horizon imprévu montant plus haut
que les statues et l'ombre et la lumière, que nous et notre histoire
individuelle collective, qui dit
d'aller, de prendre notre souffle et nous dépasse ?
Voici ce que j'ai lu sur un mur à Lugano,
ce qui reste du rêve : « la tête
est intacte, le mur est fissuré ». Je le sais moi aussi,
ce n'est pas vrai ; et pourtant quelqu'un l'a écrit, et peut-être
que, d'une manière ou d'une autre, il nous ressemble. Même dans cette
marée basse, basse pression, dépression dans le temps
qu'est-ce donc qui nous guide ? Une syntaxe, un rythme ?
Ou de penser à nos enfants,
un roulement de basse, accords et dissonances
pas encore, pas encore résignés ?

*

A Rome, dis-tu en riant, quelqu'un
te prenant toi vagabond des Abruzzes
pour un Egyptien, te filait en douce
des poissons séchés, des beignets.
Ours lui aussi, à en croire les livres,
venait d'Egypte ;
soldat romain rebelle, décapité ensuite,
de la Légion Thébaine. Aura-t-il apprécié
les poissons gras de ces rivières du nord ?
Entre rébellion et révolte : où le placer ?
Et où nous placer nous, naturellement, sur quelles rives
de quel cours d'eau perdu, de quel temps
imparfait.

Traduction de Christian Viredaz

*Fabio
Pusterla*

d.c.p.m.

Là, dove con l'orma s'incide il terriccio, là forse esiste qualcuno che dall'alto, con una moltitudine di orme lievi, ripete lo stesso movimento. Là ci si potrebbe semplicemente sdraiare, avvolgere la testa con le mani e rimanere incantati dall'aria gentile. Dovesse venire la voglia, si potrebbe scendere al rigagnolo, gettare la canna e eludere ogni sorta di pesci. E quando il vento cessa di flettere gli arbusti a destra e a sinistra, si potrebbe tornare in segreto nella quiete del crepuscolo, protetti dai colli ombrosi e totalmente intatti.

Là, où l'humus est creusé de traces, là peut-être se tient quelqu'un qui, d'en haut, imprimant une foule d'empreintes légères, répète le même mouvement. A cet endroit, nous pourrions simplement nous coucher, ramasser la tête entre nos mains et rester, charmés par l'air doux. Si l'envie nous prenait, nous pourrions descendre vers le ruisseau, jeter le hameçon pour déjouer la vigilance de poissons multiples. Et quand le vent n'infléchit plus les ramages à gauche et à droite, nous pourrions retourner en secret dans la quiétude du crépuscule, protégés par les collines ombragées, absolument intacts.

Traduction de Pierre Lepori

*Dubravko
Pušek*

Le Dormeur du Val

Nous finirons dans les parfums, dans un trou où chante une rivière, le rouge s'écoulant dans le lit vert, nous accrocherons les herbes folles et la rivière chantera follement, autour des haillons et des rayons, l'herbe luira comme de l'argent ou du soleil, au pied de la montagne chauve, ce sera un petit val. Pour l'instant y dort un jeune homme nu et ouvert, bouche et tête dans le frais, nuque nouée de cresson, étendu dans l'herbe; l'argent luit et la lumière goutte sur le corps, dans son lit de cresson, goutte et pleut. Dors enfant malade, souris homme froid et bleu, tes pieds dans les glaïeuls. Il sourit en dormant – il a froid; la nature le berce chaudement: c'est une mère parfois. La main et les narines luisent au soleil, le sommeil vient dans les parfums, la poitrine ne bat, la main ne bouge, les narines ne frissonnent; c'est la fin dans une nature tranquille, et nos yeux sont comme deux petits trous rouges qui s'écoulent sur son flanc droit.

*Antonio
Rodriguez*

Jacques Roman

Tiré de Notes vives sur le vif du poème, à paraître ce mois-ci aux éditions Isabelle Sauvage.

On voudrait donner dans le *mille* quand toute œuvre véritable est née d'une expérience risquée loin des cibles... Poète? Peut-être ce grain de sable dans la broyeuse de chair humaine... En quête du poème, faire les cornes à la conquête... heureux amant entre les lèvres de l'égarante déchirure.

Cet état où, achevé le poème, tu trembles des heures encore... c'est que jamais le poème n'est un achèvement et le vivant réclame sa part dans cela qui *semble* mourir pour qu'au monde advienne, de la réalité, un pan éclairé. Le poème écrit n'a ni commencement ni fin, il *fait semblant*, disait Mallarmé.

Saisie vive de la nuit... la langue pliée aux mouvements de la vie intérieure et à la fluidité de la durée vivante.

S'il n'était qu'un fragment de souvenir, souvenir de cette connaissance qu'il y a des millions d'années avaient les hommes de lire le grand poème de la Réalité?

Poème, cette cascade soudaine au long du courant?

La Sieste aux Antilles

La Lumière abandonne ses robes indécises au sommeil des heures
Les arbres ont égaré le doute, les branches délaçant leur doux visage dans la brise
Fléchie la souvenance qui croyait à la pointe blanche du soleil:
la ramure enfle comme un regret sans nom

Nous aurions eu d'automnes terrassés d'ardeur
le silence et la candeur
et dans une éclaircie ultime le ciel pour voilure ô douceur du vent
Pourtant les enfants puisent très profond les contes tristes

Aux voiles qui sillonnent d'anciens paysages
je dis: l'enfance était une clairière qui ne guérissait que par la mort
Qu'y puis-je si les larmes arpentent les rides du temps sans origine?
J'eus aimé n'être point de cette vie mais d'une baie lavée d'espoir
où la joue de la lumière berçait l'humaine infortune

Les branches immobiles que les virevoltes ont fuies
demeurent en leur silence de cire
Sachez me mentir verdoyantes existences puisque je vogue un peu
Les alizés bleuissants me laissent encore rêver à plus lointaine pâture
J'ai descendu les fonds blancs comme une esclave poursuivie
par l'étrangeté du monde
un rhum à la main
l'œil perdu au milieu d'une absence que j'appelais le rire des vagues.

Mathias Tschabold

La Dague au poignet

Je suis un monstre, lui avait-elle confessé dès leur première rencontre.

Force nous est de reconnaître qu'elle avait d'emblée (assez honnête en son genre) joué franc jeu. Et si un homme averti en vaut deux, c'est doublement qu'on pouvait le blâmer de n'avoir pas pris cet aveu au sérieux.

Ils avaient, assez curieusement, lié connaissance dans l'autobus. Son regard avait été tout de suite attiré par le flux magnétique qui irradiait des mirettes noir olive de la jeune fille. Une chevelure tout aussi sombre coulait en cascade sur ses épaules à nu, dont elle mettait en valeur la blancheur veloutée. Puis ses yeux se portèrent sur la main effilée et osseuse par laquelle l'Amazone (ainsi la désigna-t-il spontanément en son for intérieur) se tenait à la même barre que lui. Il remarqua aussitôt que des vagues ombrées dansaient le long de son avant-bras. Fixant son attention sur les traits d'encre dont les arabesques se donnaient en contrepoint à l'entrelacs de ses veines bleu pâle, il finit par discerner le motif que représentait ce tatouage, inattendu en cette partie du corps : une dague dont la poignée tripartite prenait naissance à l'articulation du poignet, alors que sa lame se glissait, tel un serpent, dans l'avancée du bras. Il put même distinguer les détails qui ornaient le pommeau de la petite épée : un cœur déchiré par un éclair.

Rien n'eût pu mieux *aiguiser* sa curiosité. Il poussa donc l'audace jusqu'à frôler d'un doigt faussement distrait le poignet si étrangement enluminé.

La jeune fille ne retira pas sa main, comme on aurait pu s'y attendre, mais plongea son regard dans celui du téméraire s'étant permis un geste qui, bien que furtif, ne lui parut pas anodin.

– Monsieur s'intéresse aux armes blanches ?, lui demanda-t-elle tout à trac.

Face à cette botte imprévisible, il n'esquiva pas la question et sa riposte galante ne se fit pas attendre :

– Quand l'acier en est bien trempé, j'avoue que leur éclat ne peut manquer de me troubler...

La parade ne sembla pas lui déplaire, car elle reprit la joute oratoire en ces termes :

– La passion qui s'escrime à désentraver le cœur n'aura de cesse qu'elle n'ait percé à jour le brûlant secret de l'amant.

S'il n'entendit goutte à cette sentence énigmatique, il n'en fut pas moins séduit par son aura de poésie.

Et puis, les lèvres qui l'avaient prononcée étaient d'un carmin si charnu qu'il ne songeait plus qu'à y déposer de fiévreux baisers.

A son grand étonnement, il n'eut guère de peine à convaincre l'Amazone de le

suivre jusqu'à son terrier (c'est ainsi que ce pseudo-renard désigna son logis).

Rendu dans sa tanière, Maître Goupil déploya tout son arsenal de séduction pour fasciner (croyait-il) sa proie, laquelle ne manqua pas de se prêter au jeu, cousu de fil blanc, du vieux marcheur.

Quand enfin leurs lèvres s'unirent et qu'elle passa ses bras autour de son cou, il n'eut que le temps d'apercevoir la lame de la dague, chauffée à blanc, qui fondait sur lui tel un éclair.

La police ne fut jamais à même de retrouver la jeune femme aux cheveux d'ébène en compagnie de laquelle la concierge avait vu M. Fuchs grimper allégrement les marches qui les conduisaient à son appartement le jour où il fut assassiné.

Pas plus qu'elle ne put déterminer la provenance de la dague au pommeau orné d'un cœur déchiré par un éclair dont on s'était servi pour lacérer sauvagement sa poitrine, – afin de mettre au jour quel improbable secret, je vous le demande ?

*Jean-Pierre
Vallotton*

voici

une sente
une empreinte de fourrure

*Mira
Wladir*

un passage qui bouge
entre peau et fougère

entropie de poils et de matière
pour faire corps

voici

le poème qui remue
dans la glaise

Poème (sans titre)

Les herbes ont envahi le labyrinthe

le bruit les berce
entre chant et incendie

Cette nuit l'éternité est superbement déhanchée

Les heures s'abîment
sous l'ongle acéré du vent
chacune est froissement
de ciel et poignée d'argile
qui se disperse

*Laurence
Verrey*

Vie brève imparfaite
saisis-toi du poème
De ton ciseau
taille-le comme silex
et de la pointe aiguë
grave l'instant

Une barque calme sur l'eau sans ride
le rameur debout comme un danseur sur le fil
dans une main la boule rouge du soleil
le globe blanc de la lune dans l'autre
les astres glissent quittent l'horizon
l'équilibre parfait existe sans l'homme
pauvre de tout Le monde lui survivra
le rameur en équilibre entre lune et soleil
quand tombera-t-il ?

Et du temps jusqu'aux épaules

aux vieux enfants, tricots d'os dans la remorque, pêle-mêle ciseaux, boules de bois, leurs outils; dans peu crânes contre crânes à pelleter; à ceux qui s'égarerent au pied des grilles, ou de l'épaule s'assurent aux racines – si pour maintenant, demain ou quand ne savent, et vont en biais sous les troncs de haut fût comptant leurs pas;

nous précèdent et tiennent bon, aux basques d'humides forêts pendus, épiluchant la pénombre; demain ou quand débusqueront de sous les fougères gueule, boutoir, ne le savent, n'ont d'autre parti qu'en frémir, le temps est proche;

à ceux sur la route, ceux rabougris qu'on achemine et trimballe quand ils ont cessé par eux-mêmes; sous le convoi sismographique des sapins – centenaires quenouilles d'encre – ils y vont; par la course des ronces, des cata-dioptrés en bordure, la nuit ne s'arrête pas, hérissent le ciel, à coup sûr ils y vont – tandis qu'en nous les germes d'un pareil décroît rebutent; à perdre l'équilibre s'y pencher?

un mot sur treize boulonné juste, ils s'efforcent; bégaiement, ça part en dessous, voyez-vous; pris en défaut, ne trouvent quelle trappe, quel gluau pour l'écrouer celui-là qui s'esbigne dans un culbutis de consonnes, par les galeries, rien n'y fait, de la mémoire; cagneuses lettres entre les dents murmurées reprises, quel nom déjà? à claudiquer parmi les initiales se prennent, comme un qui ne sait plus comment la machine vert foncé, attends ça va revenir, couverte d'une peau de chamois; ou des montagnes en face, lequel de nom, là au-dessus des bruyères, des feuilles rouges, il a neigé on dirait; tout comme jadis cueillis sur le fait chaque fois que; errements de même sorte à tout prendre – bien qu'à l'inverse, de qui s'essaie, s'abuse; aussi bien mortifié, s'y réattelle n'empêche, une fois encore jusqu'à; digne à coup sûr de ce qui lui arrive

Extrait d'un texte en travail

*Marie-Laure
Zoss*

Empreintes dans ma bibliothèque



« *Un exemple et un événement à chaque publication...* »
Philippe Morand*, souscripteur

Louis-Philippe Ruffy: A vue de nez, combien de volumes d'Empreintes possédez-vous chez vous?

Philippe Morand : Tout simplement la totalité puisque j'avais eu la bonne idée de devenir dès le début souscripteur régulier des Editions. J'avais la plus grande estime pour mes amis Alain et François qui se lançaient avec courage et détermination dans une aventure difficile et risquée; cela s'appelle aussi de l'admiration.

Quel regard portez-vous sur les trente années écoulées? Voyez-vous une évolution? Et quels fondamentaux demeurent?

Compte tenu des difficultés financières liées à un lectorat minime, tenir trente ans n'est pas seulement une gageure mais surtout un sacerdoce. Il faut une conviction extraordinaire, un amour et une humilité à toutes épreuves ! Les fondateurs d'Empreintes méritent respect et reconnaissance.

Durant ces trois décennies, l'évolution a été «organique». Fidélité à des auteurs majeurs et déjà reconnus, mais aussi découverte de nouvelles voix à promouvoir et faire connaître. La rencontre dans les mêmes éditions des « anciens et des modernes », la constitution d'une fraternité poétique qui rende compte d'une sensibilité et d'un regard exigeants à cette forme d'expression.

Qu'est-ce qui se dégage des livres d'Empreintes du point de vue de leur facture ?

Un bonheur esthétique rare et précieux ! La poésie a besoin

d'un écrin qui respecte l'espace des silences autant que d'une rigueur de caractère et d'impression de haute qualité. De simplicité aussi. De ce point de vue, Empreintes est un exemple et un événement à chaque nouvelle publication.

Chaque envoi est une émotion tactile et visuelle. L'objet qui m'est adressé, avant même les découvertes d'une parole, excite mon regard, mes mains et mon odorat. C'est une mise en appétit essentielle à la rencontre d'un auteur.

Que vous suggère le motif de l'empreintes digitale, adopté par les éditions?

Au-delà de l'évidence du motif, il dit avec force et conviction une identité assumée, un choix identifiable, une personnalité unique.

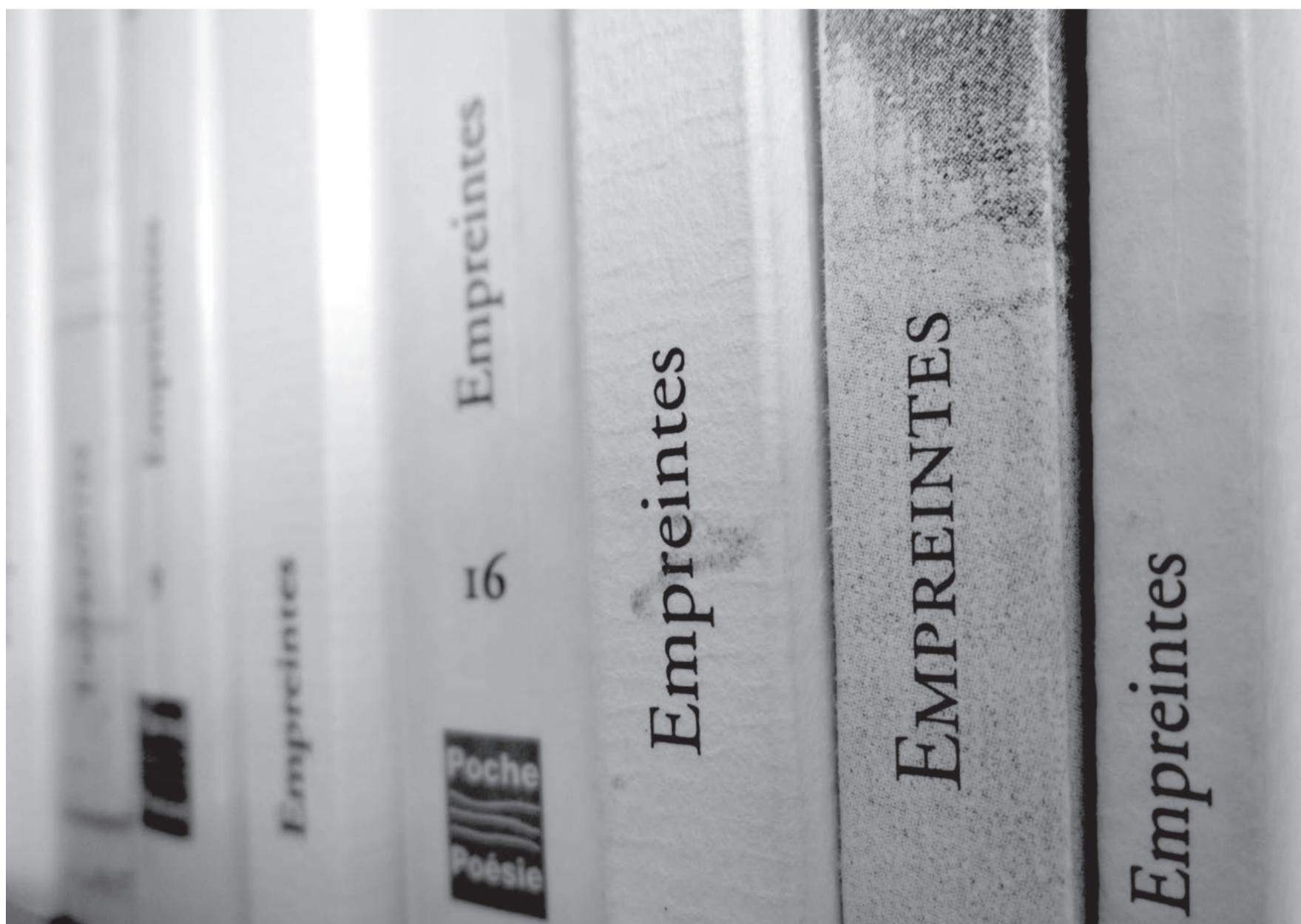
Que vous ont apporté les livres d'Empreintes?

Comme tout geste poétique, des minutes et des heures de plaisir intense, ces temps suspendus dans des espaces mentaux riches et troublants, ce partage avec des amis inconnus, cette interpellation de la pensée dans les arabesques de la page...

Le lecteur de poésie est-il différent, selon vous, du lecteur de prose romanesque?

Certainement, mais pas antinomique. L'engagement dans la lecture poétique implique l'individu beaucoup plus profondément que tout autre lecture. Celui qui choisit de lire cette forme

*Comédien, metteur de scène et auteur.



© Louis-Philippe Ruffy

devient obligatoirement partenaire et constructeur de l'œuvre. Les interprétations sont infinies, les bonheurs multiformes et les corps totalement engagés.

Quel principe de rangement avez-vous adopté dans votre bibliothèque ? Les livres d'Empreintes occupent-ils une place particulière ?

Sur ces questions, je suis un peu «Nadal», comprenez par là maniaque et obsessionnel. Les livres d'Empreintes sont dans l'une de mes bibliothèques «poésie», nommée poésie suisse! Par leur nombre, ils constituent la majeure partie de ce meuble. J'aime beaucoup faire coussiner des éditions différentes par ordre alphabétique et selon ce précepte, je me dois de dire que les livres d'Empreintes se démarquent nettement par leur qualité.

Aux jeunes qui liraient ces lignes, j'ai envie de dire n'ayez pas peur de la poésie, prenez le risque de la lire et mieux encore soyez fous et faites ce que François et Alain ont osé. La preuve: ça peut durer! Chapeau Messieurs!

Février 2014





L'empreinte des poètes

– Hommages –

Jean-Georges Lossier (1911-2004)

Henri Gaberel (1915-1997)

Maurice Chappaz (1916-2009)

Jacques Givet (1917-2004)

Jean Pache (1933-2001)

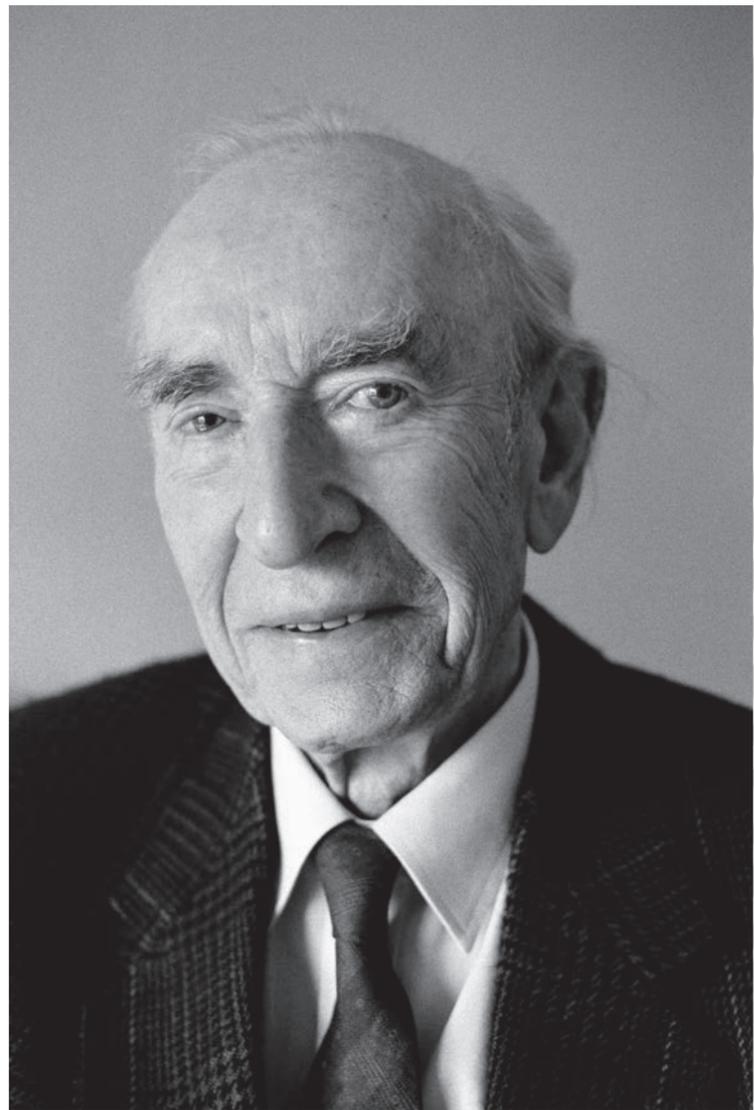
Un éclair court au hasard
A travers les taillis
Vers des lambeaux de nuit qu'il enflamme aussitôt.

On entend battre les portes noires
Dans le vent terrible qui se lève,
Les lampes s'éteignent sous les pas.

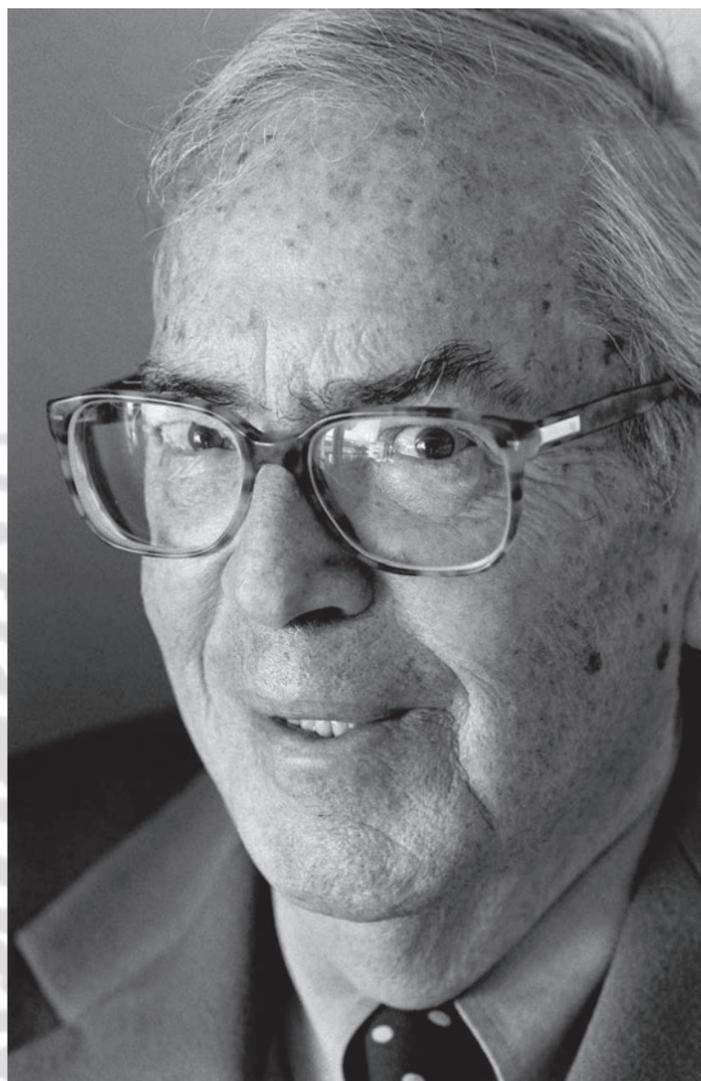
Mais la beauté qui rayonne sur la terre
Illuminera longtemps encore
Les pèlerins en marche,

Plus tard l'éternité
Soulève au-dessus des ruines
Se refermera sur eux.

Jean-Georges Lossier, *Le Long Voyage* (Lausanne, L'Age d'Homme, 1979) repris dans *Poésie complète 1939-1994*, préface de Gilbert Vincent, Lausanne, Empreintes, «Poche Poésie» n° 2, 1995, p. 184.



© Pierre-Antoine Grisoni



© Pierre-Antoine Grisoni

Pays sans pluie, ô pays sans amour, terre
sèche et crevassée avec tes lèvres sans baiser,
quand donc éclatera pour les hommes un orage,
pour les mortels traqués ?

(Dire un orage! – et cet amas de fers tordus
comme des cris figés sur la ville!
Le dire? – et tant de cœurs à vif!
Du sang comme l'éclair a déchiré le ciel.)

Pays de la nuit moite et de la nuit peuplée
de songes grelottants et de myriades d'yeux
qui dépistent nos pas aux carrefours !

Pays, je tends souvent la main
pour sentir une ondée et ma main reste sèche.

Henri Gaberel, *Prières pour la pluie*, « Prières pour la pluie », IV, (Lausanne, Mermod, 1956), repris dans *Tombeau pour un amour médiéval* suivi de *Prières pour la pluie*, de *Le Saisonnier* et de *Le Chemin sans traces*, préface de Roger Francillon, Lausanne, Empreintes, « Poche Poésie » n° 6, 1998, p. 70.

Merci

Le jour où la mort
m'offre un croissant
pour communier
à tout ce que je crois

La nuit où le fruit croît
la sorbe ou l'absinthe
afin que j'absorbe
le cri de l'absente

Dans le lit où je lis
l'âme qui passe sous la porte
à l'hôtel de la terre
Tout ce qu'invente le vent

Et la loi de la lune
aux derniers moments :
silence en nous la mer des livres
où le Valais se délivre



© Oswald Ruppen, Médiathèque Valais – Martigny

Maurice Chappaz, *Le Livre de C*, Lausanne, Empreintes, 1986, p. 77.

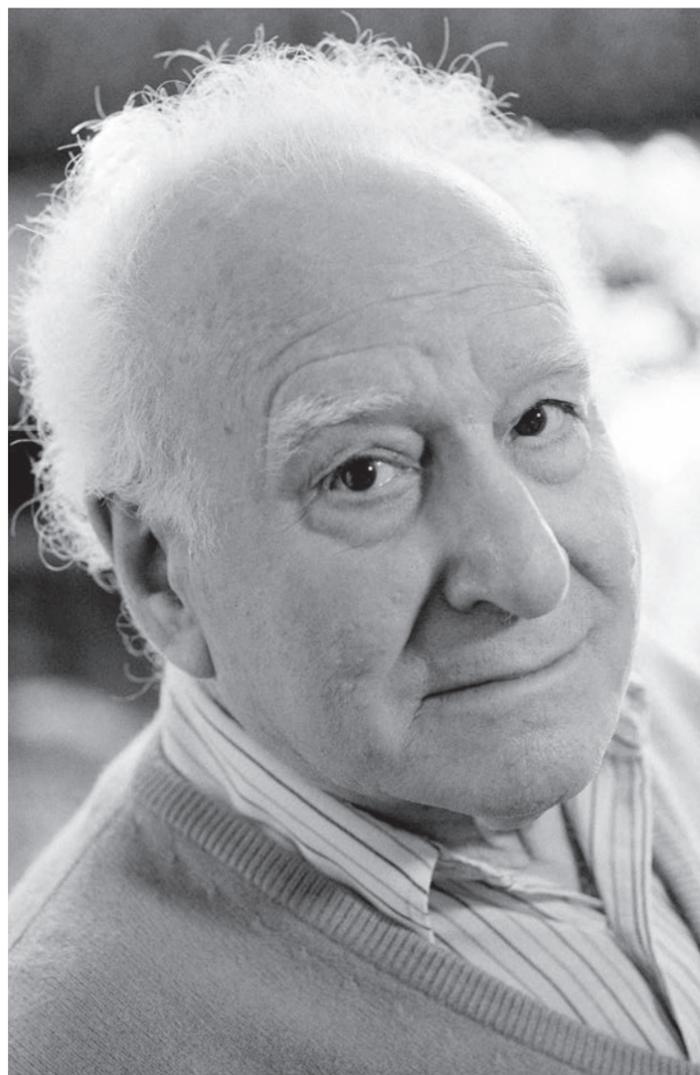
Rentrée des classes

La guerre a délivré des mots
Comme elle a libéré des hommes
Les mots franchissent les échos
Homme est un mot nouveau pour l'homme
Comme les Justes de Sodome
Les mots attendent qu'on les nomme
Le mot amour le mot sanglot

La liberté s'en va hurlant
Elle est l'été de notre automne
A chacun de nous elle donne
Un peu de son destin coupant
Harpes vibrez soufflez trombones
Anonymes et culbutants
Les mots de tous leurs feux brûlant
Ont délivré le téléphone
Le mot prison le mot enfant

La liberté n'est à personne

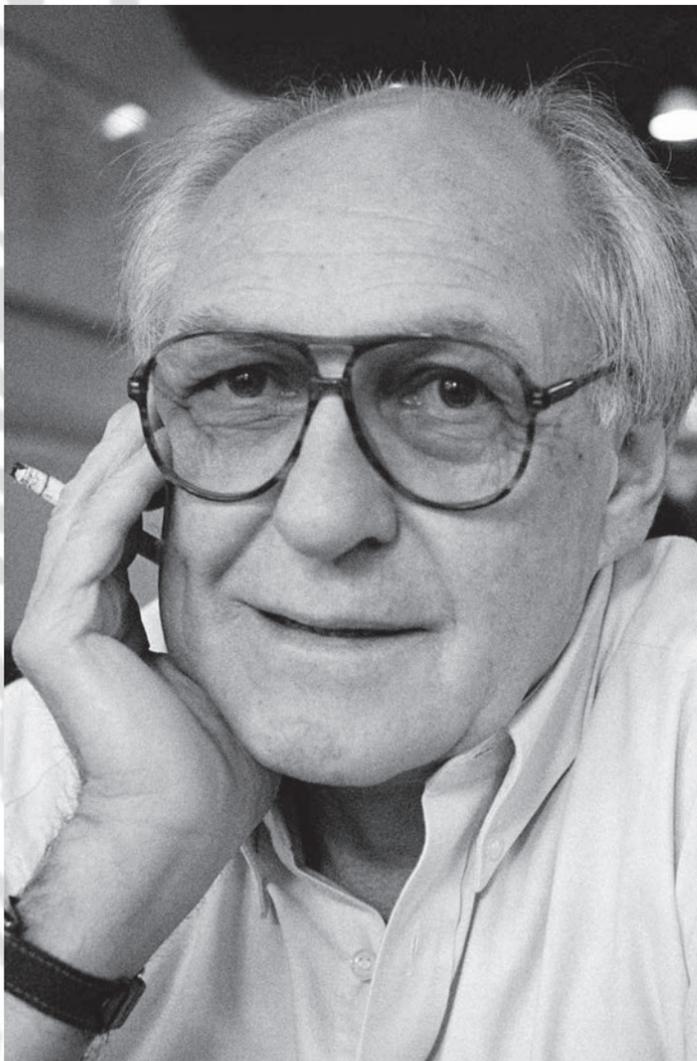
septembre 1944



© Pierre-Antoine Grisoni

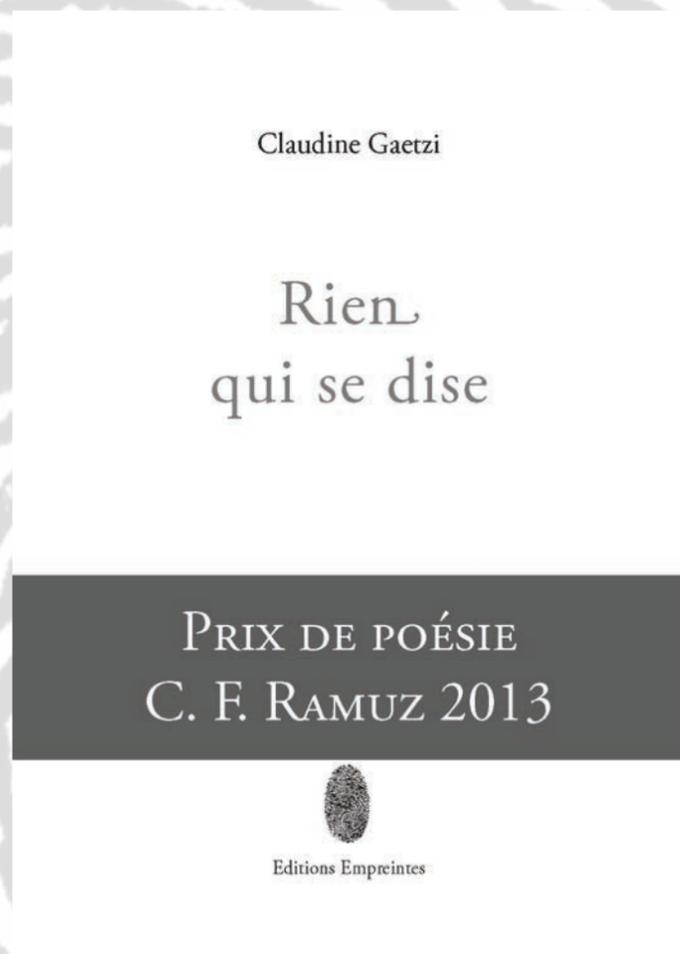
Jacques Givet, *Les Cicatrices de la peur* (Paris, Seghers, 1944), repris dans *La liberté n'est à personne*, Lausanne, Empreintes, 2000, p. 58.

Le poème à faire peut-être
ouvert derrière le premier mot
resserre déjà sa mort
dans l'interstice l'ascèse ferraille
ni contours ni parfums
ni couleurs
semence et salive contenues
seulement un cliquetis de signes
jusqu'où le désir devient mémoire



© Pierre-Antoine Grisoni

Jean Pache, *Dans l'œil du silence*,
Lausanne, Empreintes, 1997, p. 33.



Rien qui se dise

Déclaration

Ni songe, ni mensonge, le jour en réalité, tout hérissé d'épingles, fragments de temps déchirés puis rassemblés bord à bord, sans faulxage, tout pique, jour après jour, la réalité me transperce, je me tiens dos aux rayons de soleil qui traversent la fenêtre, et, à mon ombre projetée sur le mur, je déclare que je n'y suis pour rien ni pour personne.

Fenêtres

J'habite une chambre avec beaucoup de fenêtres. Je lave le plancher avec du savon noir. Je brosse les angles. Je lessive les murs à la soude. Je cire les meubles. Quand tout est propre, je fais le tour de la pièce. Je n'en sors pas. Par les fenêtres, je vois des arbres et des maisons. Je n'entre pas dans la vie. Je suis dans cette chambre en même temps que je suis dans le monde, dis-je à qui veut l'entendre, tout en sachant que je mens. Je ne m'occupe à rien. Je sors des volumes de la bibliothèque et je les époussette. Je les feuillette distraitement. Je n'occupe pas mon temps. Les murs sont blancs. Tantôt j'ouvre les fenêtres, tantôt je les ferme. J'observe les rectangles que forment les vitrages. Ce ne sont pas des rectangles imaginaires.

Rien qui se dise

Chansons terminées, je les retourne contre le dedans, inaudibles, elles ont la couleur du vide, si personne ne passe, si rien ne se passe, poussières en suspension dans l'air, journées sans dire, sans rythme, sans humeurs, écrire, tout s'efface, s'annule. Lettre après lettre, rien qui se dise, cependant au-dedans chansons qui persistent, chansons qui ne peuvent s'entendre, ni s'inscrire, comment traiter des choses et des gens, comment me traiter, chansons moulées sur le silence, elles sont creuses et secrètes, où est la sortie, je suis détournée de moi-même, séparée par une ligne étanche, je n'accède pas à la sonorité des mots, ni à leurs inflexions.

Recommandations

Il s'agit de ne pas battre la campagne, de ne pas aller au diable, de ne pas se retourner en quittant le royaume des ombres, de ne pas se vouer à des tâches oiseuses ni à des causes perdues, de ne pas s'attacher une pierre au cou, de ne pas partir à la pêche sans raccommoder ses filets, de ne pas s'abriter des pluies jaunes de pollen, car c'est poudrés que s'expérimentent les baisers printaniers, de ne pas se faire de vaines promesses, de ne pas jeter sa barque sur les récifs, de ne pas passer trop vite son chemin, de ne pas cueillir à la sauvette les fruits interdits. Et surtout, si on rencontre la mélancolie assise au bord de la rivière où fleurissent les sureaux, il s'agit de ne pas croiser son regard flou flottant sur tout.

Tâches inhumaines

Retrousser mes manches, me mettre au travail, les tâches à exécuter sont des vieilles connaissances, mais comment en venir à bout, elles parlent un dialecte soluble propre à me distraire, elles soufflent sur les braises de mon ignorance, elles rangent mes pensées dépareillées dans un coffre en osier auquel elles mettent le feu, elles découpent dans mon esprit de fines lanières, elles s'en servent pour ceinturer à la taille ma bonne volonté. Une saison sur deux, je ne viens à bout de rien, je rétrécis les paysages, j'essore les histoires, je jette les repas au fond du puits, je confie mes enfants au ruisseau, et une saison sur deux, je viens à bout de tout, de mes forces, de mon courage, de mes bonnes résolutions, de ma tranquillité d'âme.

Réflexivité

Silhouettes noircies se reflétant sur miroir blanc, les formes s'inventant se continuent, sur qui prendre modèle, rien de neuf, les mots vont d'un point à un autre, d'un sens à un autre, que de temps employé à lisser, effacer les plis, et quand l'écriture devient le sujet de l'écriture, et quand aller entre mur de lumière et ténèbres de la pensée, pointillés incertains ne demandant pas à servir à quelque chose, gribouillis aimables et vivants, figures granuleuses qui s'emploient à pleurer, à sourire. Ce qui a du prix, ce qui a du sens ?

*Claudine
Gaetzi*

*Prix de poésie
C. F. Ramuz
2013*

«Aucun mot ne sauve», «rien qui se dise», constate d'emblée Claudine Gaetzi. Aux prises avec les «blancs du langage», avec la parole vide, la voix poétique hésite. Comment assembler bord à bord les mots et les choses qui «commencent et finissent hors des mots, sans les mots»? Comment coudre ensemble signe et référent?

Au terme d'un questionnement serré et parfois vertigineux qui la dresse contre le silence et l'abstraction, Claudine Gaetzi réaffermi pourtant son timbre pour «décrire quoi, peu de choses, les [s]iennes, avec ratures et béances»: un visage effacé, un geste de tous les jours, une chanson perdue, un objet gris de poussière. Les proses de ce premier recueil aux enjeux si actuels gagnent sur le mutisme grâce à leur finesse réflexive et à leur vibrant pouvoir d'évocation: «Que les choses soient dites, qu'elles soient emportées, emmenées, en avant, en avant, et moi transportée avec les choses comme avec les mots, je quitte les lieux, j'emporte le ciel et sa couleur, les images précèdent la pensée, elles m'emportent au détriment de la logique, par défaut de raison réussir à dire.»

(Anne-Lise Delacrétaz)

Née en 1964 à Neuchâtel, Claudine Gaetzi vit dans le Nord vaudois. Elle a fait de la peinture, des décors de théâtre et des études de lettres ; elle a publié deux livres pour enfants à La Joie de lire (Genève), ainsi que plusieurs textes dans des revues littéraires (Ecriture, Archipel). Finaliste du Prix Georges-Nicoles 2013 (voir « Les enveloppes grises », Le Persil , n° 64, mai 2013), elle vient de recevoir pour Rien qui se dise le Prix de poésie C. F. Ramuz 2013.



© Pierre-Antoine Grisoni

Editions Empreintes
Av. de la Gare 34A
Case postale 80
1022 Chavannes-près-Renens
www.empreintes
empreintes@empreintes.ch

Le Persil journal, numéros 82-83-84, avril 2014

Réalisation : Louis-Philippe Ruffy
Avec le concours des responsables d'Empreintes et de l'Association des Amis du journal *Le Persil*
Mise en page : Daniel Vuataz
Les auteurs et les photographes gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal *Le Persil*
Marius Daniel Popescu
Avenue de Floréal 16
1008 Prilly, Suisse
Tél: +41 21 626 1879
Email: mdpecrivain@yahoo.fr
Abonnement, 12 numéros: CHF 55.-
Compte postal: 17-661787-4

Association des Amis du journal *Le Persil*
Président: Daniel Rothenbühler
Vice-président: Louis-Philippe Ruffy
Secrétaire: Vincent Yersin
Caissier: Daniel Kamponis
Resp. sponsors: Béatrice Lovis
Email: lepersil@hotmail.com
Compte postal: 17-743406-0

Ce numéro triple a été publié avec l'aide
de **Sandoz** – *Fondation de famille*, de la **Fondation Jan Michalski**,
de **Pro helvetia** – *Fondation suisse pour la culture*, du **Canton de Vaud**,
de **La loterie romande** et du **Pour-cent culturel Migros**

Imprimé en Roumanie par S. C. Tipotex S. A. **Tirage : 1300 exemplaires**